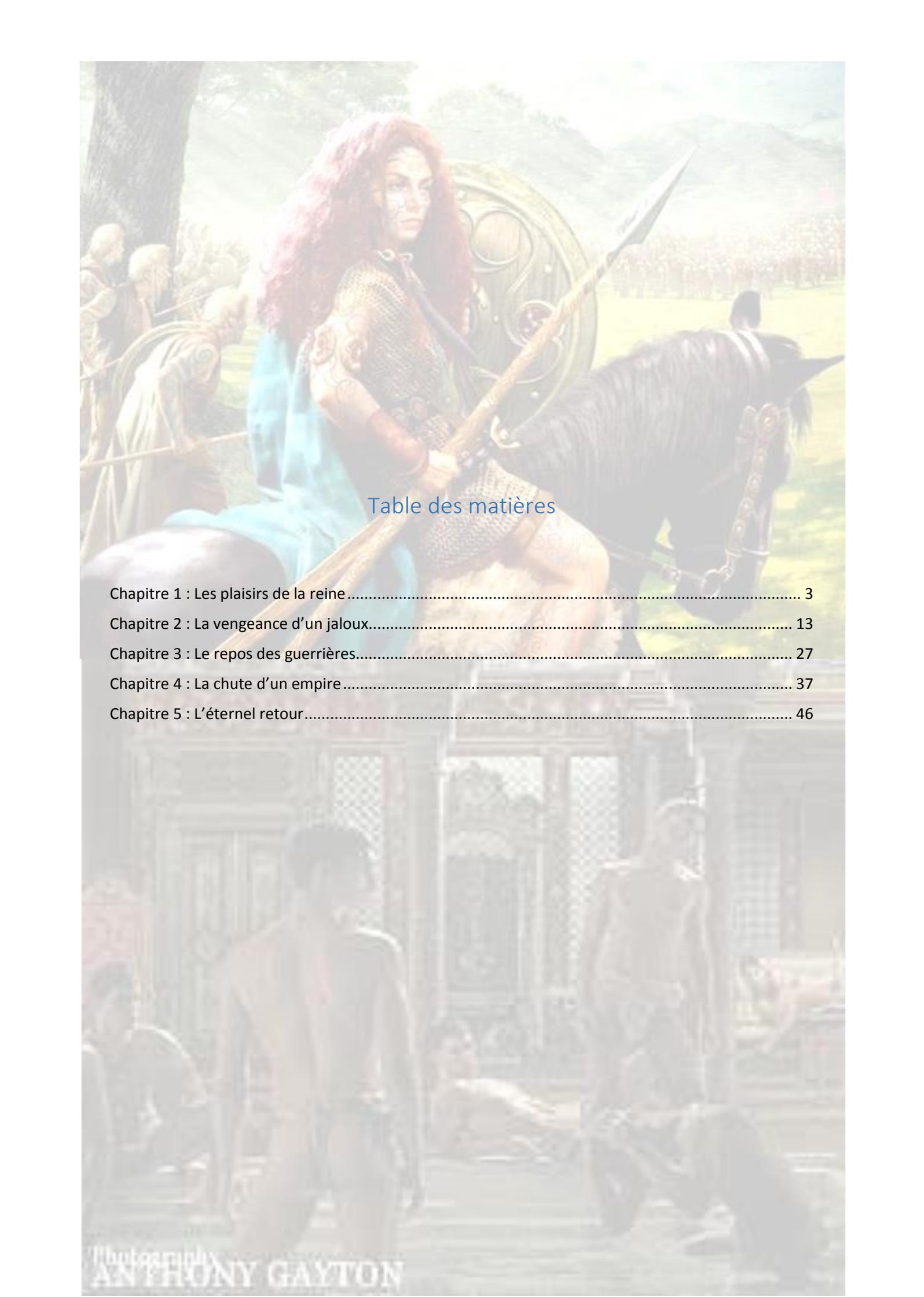


**Le royaume des femmes**

Par Fabrice Hatem



## Table des matières

Chapitre 1 : Les plaisirs de la reine.....	3
Chapitre 2 : La vengeance d'un jaloux.....	13
Chapitre 3 : Le repos des guerrières.....	27
Chapitre 4 : La chute d'un empire.....	37
Chapitre 5 : L'éternel retour.....	46

## Chapitre 1 : Les plaisirs de la reine



Dans des temps très anciens, aux confins de la grande steppe de Calchidie, une rivalité ancestrale opposait deux royaumes, la Mastokie et la Femekie. Dans le premier, les hommes exerçaient le pouvoir, alors que, dans le second, régnait une lignée de femmes guerrières. Dans la vaste plaine où ils se faisaient face, entre les Montagnes bleues et la Mer d'argent, ils se livraient à des guerres permanentes pour capturer des esclaves venus de l'autre royaume.

Dans l'empire femek, les esclaves mâles, toujours assez durement traités, étaient affectés à des tâches plus ou moins pénibles selon leurs capacités. Les plus mauvaises têtes étaient envoyées pourrir dans les mines de cuivre où ils étaient maltraités par leurs gardiennes jusqu'à complète soumission. Les plus résistants étaient employés à des travaux de force dans les champs, sous la surveillance constante des paysannes. Les plus dociles étaient affectés à des tâches domestiques, comme la préparation des repas et l'entretien des villas. Parmi eux, certains avaient la chance de plaire à leur maîtresse qui en faisait alors leurs amants-esclaves, parfois entourés de délicates attentions. Enfin, les plus beaux et les plus gracieux étaient envoyés au palais de la reine Mariak, où ils faisaient l'objet d'une dure sélection pour entrer dans l'androcée royal.

C'est la sœur cadette de la reine, Natak, qui, en vertu d'une très ancienne tradition, était chargée de les sélectionner puis de former les plus doués au rôle d'esclaves-concubins de la reine. Pour cela, elle leur faisait successivement passer plusieurs séries d'épreuves.

Lorsqu'arrivait un nouveau groupe de candidats, elle commençait par les faire danser nus devant elle, le torse luisant d'huile et couverts d'un semis de paillettes d'or. Terrifiés, ils cherchaient alors à donner le meilleur d'eux-mêmes, car une vieille légende disait que ceux qui plaisaient le moins à la princesse étaient immédiatement jetés dans la fosse aux crocodiles sacrés. Mais Natak, femme sans méchanceté, ne leur infligeait que très rarement ce supplice. La plupart des candidats éliminés étaient en fait employés dans des tâches subalternes au palais ou offerts aux servantes les plus méritantes de la Reine qui les utilisaient à leur guise. Certaines étaient très affectueuses avec eux, finissant même parfois par les prendre comme 3<sup>ème</sup> ou 4<sup>ème</sup> mari. Mais d'autres étaient très, très, très, très cruelles avec leurs amants-esclaves<sup>1</sup>.

Certains d'entre eux étaient également vendus à des tenanciers de maisons de plaisir, où ils étaient chargés de satisfaire les désirs des clientes qui venaient s'y délasser. Il existait différents types de maisons, depuis les plus humbles bouges où les femmes du bas peuple venaient chercher un

---

<sup>1</sup> L'auteur de la présente version annotée se tient à la disposition de ses lectrices féminines qui souhaiteraient avoir davantage de détails sur ce point.

assouvissement grossier et rapide de leurs instincts, jusqu'à des établissements plus raffinés accueillant les riches commerçantes ou les guerrières de haut rang. Afin de pouvoir satisfaire en toutes situations leur clientes, même les moins attirantes, les pensionnaires étaient soumis à un régime alimentaire spécial à base de plantes excitantes qui les maintenaient dans un état de constante disponibilité amoureuse. Mais ils étaient durement châtiés par leur patronne s'ils ne parvenaient pas à donner aux clientes le plaisir vénal qu'elles étaient venues chercher<sup>2</sup>.

Natak faisait ensuite passer des épreuves un peu plus approfondies aux rescapés de ce premier tri, afin de mesurer en particulier leurs talents érotiques et leur endurance dans l'amour physique. Comme les candidats étaient encore assez nombreux à ce stade, elle ne pouvait tous les essayer elle-même et se faisait assister par six suivantes choisies parmi les filles cadettes des plus hautes familles de la cour, appelées les Natakelines. Il s'agissait là d'un poste très honorifique et très recherché au Palais.

À l'issue de cette seconde série d'épreuves, une dizaine de candidats étaient encore en lice. Natak se livrait alors elle-même à une nouvelle sélection en passant une nuit entière avec chacun des impétrants. Ceux-ci étaient alors bien conscients que la princesse tenait entièrement entre ses mains (si j'ose m'exprimer ainsi) leur destinée future. En effet l'agréable statut de membre de l'androcée royal est extrêmement prestigieux et recherché en pays femek. Il n'était d'ailleurs pas rare que ses pensionnaires finissent par exercer un grand pouvoir occulte à la cour, par devenir des scribes de renom, ou même par épouser une officière de la prestigieuse garde royale. Mais si les candidats échouaient, c'est une existence beaucoup plus morne d'esclave sexuel qui les attendait. Enfermés dans une petite pièce sans grand confort, ils seraient en effet soumis nuits et jours aux désirs et aux caprices d'une petite aristocrate de second rang, qui de plus les livrerait sans doute à la concupiscence de ses amies à l'occasion de fréquentes orgies. Ils cherchaient donc à donner le meilleur d'eux-mêmes à Natak : force virile, tendresse, poésie, danses vives et entraînantes.

Le concours comportait également une épreuve d'intelligence. Celle-ci consistait à défaire aussi rapidement que possible les fermetures compliquées de la fine côte de maille en argent qui moulait entièrement le corps de la princesse Natak lorsqu'elle dansait étroitement serré contre eux avant qu'ils ne se glissent ensemble dans sa couche. Ceux qui n'y parvenaient pas étaient tout de même obligés, sous peine de graves punitions, de s'accoupler avec elle. Il n'était pas rare alors qu'ils se blessent grièvement contre l'armure d'argent de Natak, munie de petits crochets qui labouraient leur chair. Ceux qui étaient de ce fait définitivement privés de leur virilité étaient alors utilisés comme partenaires féminins des époux, souvent homosexuels, des grandes aristocrates. Rôle sans gloire qui ne convenait qu'à des hommes d'intelligence médiocre, incapables de dépouiller une femme désirable de son armure de métaux précieux munie de pointes acérées...

Après avoir testé, nuits après nuits, la dizaine de candidats restant en lice, Natak faisait alors son choix définitif. Elle gardait alors auprès d'elle les 3 ou 4 heureux élus. Au cours de l'année suivante, elle leur faisait apprendre la musique, le chant, la danse, et les plus belles poésies de son pays. Elle leur enseignait comment faire monter, par un mélange de tendresse et de virilité, le désir dans le corps d'une femme. Enfin, bien sûr, elle les faisait explorer en sa compagnie les mille chemins de la jouissance féminine. Ils devaient surtout apprendre pour cela à deviner les désirs les plus secrets de leur

---

<sup>2</sup> Voir note précédente.

partenaire pour les satisfaire : voulait-elle être prise avec tendresse ou avec violence ? Voulaient-elle dominer ou être dominée ? Voulaient-elle un acte rapide ou de longs préliminaires ? Préférait-elle être caressée ou léchée ? Dans quelle position et dans quel réceptacle intime voulait-elle le recevoir, etc.

Elle était bien sur assistée dans ce difficile travail de dressage par ses suivantes, les natakalines, mais c'est tout de même elle qui prenait toutes les décisions pédagogiques importantes. Comme par exemple celles de punir les hommes ayant échoué à lui donner suffisamment de plaisir en les enfermant pendant plusieurs jours dans un cachot sombre, au pain sec et l'eau. Une natakaline était alors chargée de venir tous les jours soumettre le coupable à quelques humiliations avant de faire l'amour avec lui, et son prisonnier n'était finalement libéré que lorsqu'il avait réussi à lui faire éprouver trois extases de suite. Ils retrouvaient alors, repentants et soumis, leur place auprès de Natak. Inutile de préciser que, dans ces conditions, ses élèves faisaient des progrès rapides !!!

Venait enfin le moment de la sélection ultime. Celle-ci durait sept jours et sept nuits. Assistée d'un jury composée de ses six suivantes, Natak évaluait pendant les sept jours les talents artistiques et sportifs des candidats en lice : élégance dans le port d'habits mettant en valeur leur virilité, jeux de course et de javelots, danse, musique et poésie. Puis, durant les sept nuits, chacun passait successivement entre les bras des six natakalines et bien sûr, de la princesse Natak elle-même. Le gagnant était finalement désigné par elles sur la base d'un ensemble très codifié de critères permettant d'évaluer sa capacité globale à donner du plaisir aux femmes. Les perdants de cette ultime épreuve n'étaient cependant pas vraiment malheureux, car ils allaient souvent rejoindre les petits androcées, moins prestigieux que celui de la reine, mais tout de même assez luxueux, des plus puissantes princesses du sang.

Quant à l'heureux élu, il était alors transféré vers l'androcée de la reine, où il était immédiatement préparé à être présenté à celle-ci pour une première nuit d'amour. S'il donnait satisfaction, il était définitivement intégré dans le sérail où il pouvait mener une existence agréable et indolente en attendant le bon plaisir de Mariak. Mais si, par malheur pour lui, il déplaisait à la reine, une très ancienne coutume voulait qu'il soit exécuté publiquement sur la grand'place du palais, après avoir été émasculé par la grande prêtresse à l'aide de pinces d'or spécialement conservées à cet effet dans le temple de la déesse-mère Tanak. Fort heureusement, cette coutume barbare, datant de temps immémoriaux, était pratiquement tombée en désuétude à l'époque de Natak, qui n'avait de son vivant assisté qu'à trois exécutions de ce type. Celles-ci avaient tout de même été très appréciées par la foule féminine surexcitée et joyeuse qui s'était pressée là pour l'occasion.

La reine pouvait alors, en fonction de ses fantaisies, faire appel tous les soirs à l'un ou l'autre de ses amants-esclaves. Cependant, cette coutume était, par tradition, subordonnée à trois règles très strictes.

La première était qu'elle devait consacrer au moins une nuit par semaine à son mari le prince-consort, toujours choisi parmi les meilleurs familles du royaume afin que sa descendance, appelée à régner un jour, ne soit pas de façon certaine issue d'une semence d'esclave. A l'époque où se déroule notre histoire, le prince-consort s'appelait Roniek.

La seconde est que la reine ne devait à aucun prix voir le visage de son amant-esclave pendant leurs ébats, sous peine de terribles châtements : la mort pour lui et la destitution immédiate pour elle, suivie

d'un envoi, enchaînée, vers la Mastokie, le royaume ennemi des hommes, où l'attendait un sort ignominieux d'esclave.

La troisième règle était que sa sœur cadette Natak, après avoir choisi les amants-esclaves pour son aînée, ne devait jamais plus les revoir une fois qu'ils étaient entrés dans l'androcée, sous peine des mêmes châtiments infâmant que sa soeur.

Et c'est la transgression simultanée de ces trois règles qui allaient plonger le royaume Femek dans la désolation.

Mais, avant de commencer le récit de ces événements tragiques, il faut d'abord que je vous parle de l'affreux Fabrek, qui allait jouer le rôle décisif dans l'effondrement du royaume Femek.

Fabrek était un ancien prisonnier de guerre mastok. C'était, malgré sa taille modeste, un homme assez séduisant, intelligent, beau parleur, scribe de talent et excellent danseur. Il avait donc été, quelques années auparavant, sélectionné jusqu'à la phase finale des épreuves conduisant au lit de la reine Mariak. Il s'était même alors surpassé dans les bras de Natak et de ses suivantes, leur faisant éprouver, aux cours de ces sept nuits successives, des plaisirs violents et fréquemment renouvelés. En voyant les corps pantelants et leurs mines énamourées au matin venu, il s'était convaincu qu'il gagnerait haut la main la compétition. Et cela aura sans doute été le cas si cette année-là, un candidat encore plus talentueux que lui ne s'était imposé aux yeux et au lit des femmes : un homme à la fois très beau, très fort et très tendre du nom de Matiek.

L'annonce de la victoire de Matiek avait donc provoqué chez Fabrek un violent dépit. Homme violent, vindicatif, dévoré d'ambition, confondant ses ressentiments personnels avec ses convictions politiques, il avait juré qu'il se vengerait un jour de Natak et de toute cette clique de princesses femek qui opprimaient les hommes depuis des temps immémoriaux. Mais c'était aussi un grand dissimulateur qui savait prendre son temps pour préparer tranquillement sa vengeance.

Celle-ci fut facilitée par un très beau mariage qui lui ouvrit la voie vers les plus hautes marches du trône. La princesse Zlatak, troisième sœur de la Reine et de Natak, avait en effet observé Fabrek pendant les ultimes épreuves de sélection. Une fois les résultats connus, elle avait demandé à ses sœurs l'autorisation de le prendre à son service en tant qu'esclave-amant. Cette faveur lui fut accordée, et Fabrek fit ensuite preuve auprès d'elle de tels talents qu'elle décida bientôt de le prendre pour 4<sup>ème</sup> mari. L'autorisation fut encore une fois accordée par la Reine Mariak, d'autant plus facilement que Fabrek appartenait lui-même à l'une des plus hautes lignées princière du royaume mastok, et qu'un 4<sup>ème</sup> mari de la 3<sup>ème</sup> sœur de la reine n'avait finalement que très peu de chances, selon l'ordre de succession en vigueur, d'accéder au rang de prince-consort.

Au cours des années suivantes, cependant, une succession d'accidents et de maladies mystérieuses se produisit dans la maison princière de Zlatak. Le premier mari de celle-ci, Romiek, fut un jour retrouvé mort, la tête fracassée par un bloc de pierre tombé du balcon de l'appartement où logeait Fabrek. Puis, ce fut le tour du second mari, Samiek, mort d'une crise de convulsions au retour d'un banquet où l'avait convié son grand ami Fabrek. Enfin, le 3<sup>ème</sup> mari, Jacek, mourut d'une flèche tirée par un serviteur maladroit au cours d'une chasse organisée sur les terres de Fabrek. Veuve plusieurs fois éplorée après

cette incroyable succession de décès, Zlatak n'avait plus maintenant pour se consoler que les bras accueillants de Fabrek. Celui-ci les lui ouvrit si généreusement qu'il parvint à établir sur elle un empire quasi-absolu. Il fit même plus encore, aidé en cela par l'insatiable appétit érotique de sa femme, qu'il combla en faisant largement appel aux amants-esclaves de l'androcée de sa belle-sœur.

Il faut dire que la Reine Mariak faisait preuve en la matière d'une grande libéralité. Disposant dans son androcée des hommes les plus séduisants du pays, c'était au fond une femme généreuse qui se désolait de voir ses nombreux amants-esclaves réduits par la force des choses à de longues périodes d'oisiveté, tandis que certaines de ses suivantes semblaient dépérir dans les bras de maris maladroits, voire plus intéressés par les charmes de leurs esclaves mâles que par ceux de leur épouse. En fine politique, elle pensait aussi que quelques actes de générosité discrets lui permettraient de mieux s'attacher la reconnaissance des grandes dames du royaume. Et en femme prévoyante, elle voulait faire en sorte que ses amants-esclaves maintiennent, par une pratique régulière, leurs capacités intactes, de manière à ne pas la décevoir le jour venu.

C'est pourquoi elle accordait volontiers aux grandes aristocrates de la cour – récompense fort appréciée par elles – le droit de visiter son androcée. Le grand maître de ce lieu était Dodek, un bel esclave noir dont la douce peau satinée et les puissants coups de rein avait donné tant de plaisir à la reine précédente, la défunte mère de Mariak, qu'elle l'avait fait anoblir et nommer chef du sérail. Il organisait pour les nobles invitées de beaux combats de mâles, souvent violent et sanglants même s'ils avaient pour règle de ne jamais aller jusqu'à la mort.

Langoureusement allongée sur des banquettes confortables, devant une table couverte des fruits exotiques les plus succulents et les vins rouges les plus capiteux, la visiteuse du jour faisait d'abord défiler devant elle les esclaves-amants de la reine, et choisissait ceux qu'elle voulait voir se produire : l'un devait danser demi-nu, l'autre lui chanter une belle romance en s'accompagnant de sa lyre, le troisième percer de ses flèches une cible lointaine, le quatrième se livrer à des acrobaties équestres sur un étalon fougueux. Mais le spectacle le plus apprécié par les femmes était celui de beaux hommes musclés en train de se battre violemment devant elles pour obtenir la récompense promise : un bijou, une bourse remplie de pièces d'or...

A la fin de la soirée, l'altière aristocrate désignait l'esclave qui l'avait la plus séduite : musicien, poète, danseur ou gladiateur, selon sa fantaisie... Puis elle se retirait avec lui dans l'un des confortables boudoirs aménagés à cette fin pour une nuit d'amour, tendre ou violente selon son désir. Elle était même autorisée, si l'envie lui en prenait, de choisir non pas un mais plusieurs partenaires pour donner davantage de variété à ses jeux érotiques.

En femme compréhensive, la reine Mariak accordait même parfois à certains des grands nobles mâles de sa cour, connus pour leurs penchants homophiles, de se rendre dans son androcée pour s'y livrer aux mêmes plaisirs. Mais ils étaient alors strictement tenus de se déguiser en femmes. Ce plaisir androgyne était particulièrement prisé de son propre époux, Roniek, avec lequel elle partageait généreusement ses esclaves-amants.

Avec le temps, ces aimables coutumes, au départ strictement encadrées par le protocole, avaient à vrai dire un peu dégénéré, donnant lieu à toutes sortes d'excès. Parfois, plusieurs grandes aristocrates

se rendaient le même jour dans l'androcée, de manière apparemment fortuite. Puis elles empruntaient des portes dérobées aménagées dans leurs boudoirs pour se réunir ensemble secrètement, accompagnées bien sûr de leurs amants-esclaves respectifs. Les aristocrates mâles invités ce jour-là se mêlaient aussi parfois à ces jeux. Et ils révélaient souvent alors, une fois dépouillés de leurs habits féminins, être d'excellents amants ou de voluptueuses maîtresses... Bref, les orgies de faisaient de plus en plus fréquentes dans le sérail...

Ce qu'aucun d'entre eux ne savaient, cependant, c'est que pendant qu'ils se livraient à leurs ébats secrets, la reine Mariak les observait avec attention à travers de grands miroirs sans tain, tout en se livrant à d'agréables caresses saphiques avec la plus aimable de ses suivantes, sa favorite Valak à la peau cuivrée...

Cependant, dans cette cour gorgée de plaisir, une femme, une seule, éprouvait les affres de la frustration et de l'amour contrarié : c'était la sœur cadette de la Reine, Natak. En effet, celle-ci avait conservé de son élève préféré, le beau Matiek, un souvenir impérissable qu'aucun des esclaves qu'elle avait ensuite formés ne lui avait fait oublier : c'était, de loin, le meilleur danseur, l'amant le plus vigoureux et le plus attentionné... Et quel chanteur à la voix d'or quand il s'accompagnait de sa harpe !!! Elle se réveillait parfois la nuit, tremblante et trempée de sueur, aux côtés d'un jeune esclave qui pourtant venait de la satisfaire à plusieurs reprises, en pensant avec nostalgie à ses caresses, à son membre si nerveux, à son sourire si tendre... Elle aurait tant voulu le tenir à nouveau dans ses bras, comme au bon vieux temps où elle lui enseignait, chaque nuit, comment satisfaire ses désirs de femme !! Et voilà qu'au lendemain même de la longue nuit où il s'était surpassé en elle, lui faisant éprouver une volupté sans fin, elle avait dû s'en séparer à jamais, par les exigences d'une absurde tradition, alors qu'il était maintenant disponible, chaque nuit, pour sa sœur et pour toutes les grandes dames du palais. Et comme la jalousie la taraudait lorsque l'une d'entre elles, l'œil brillant et la mine épanouie, lui faisaient la confidence détaillée des plaisirs qu'elles avaient reçu de lui !! Cette amère injustice était devenue pour elle une souffrance insupportable, qui brûlait son ventre comme un couteau chauffé au rouge...

Un jour, elle n'y tint plus. Elle demanda à l'un de ses suivantes, qui devait justement se rendre cette nuit-là à l'androcée sur l'invitation de la reine et qui lui ressemblait beaucoup, de lui céder la place. Elle se grima soigneusement pour accentuer encore la ressemblance, revêtit un habit de dame d'honneur, masqua son visage d'un voile, et pénétra, le cœur battant, dans le sérail. C'était une folie qui pouvait aboutir, pour elle et Matiek, à un désastre sans remède. Elle le savait, mais son désir était si puissant, si refoulé depuis longtemps, aiguisé même par l'interdit et la peur du danger !! Elle écouta chanter Matiek, elle le regarda danser, elle lui ordonna de se battre avec le plus redoutable des esclaves-lutteurs du sérail. Elle quand il s'effondra devant elle, brisé, couvert de sang, c'est lui qu'elle désigna à la surprise générale, de préférence à son vainqueur, pour passer avec elle une nuit d'amour.

Oh, il ne fut pas bien vaillant cette nuit-là, avec sa jambe blessée et son œil meurtri par les coups. Mais elle le réconforta, le soigna comme une mère, lui dit quelque mots doux et lui fit boire une puissante décoction d'amour. Et il réussit, malgré tout, à l'amener 5 fois à l'extase cette nuit-là. Performance sans doute modeste par rapport à ses immenses possibilités, mais que les séquelles du rude combat qu'il venait de perdre pouvait tout de même excuser. Et, puis Natak eut bien des occasions de se

rattraper aux cours des semaines et des mois qui suivirent, prenant l'habitude téméraire d'aller rejoindre de plus en plus souvent Matiek en dépit des interdits sacrés.

La cour et même le peuple, cependant, commençaient à jaser. Des allusions d'abord timides, puis des bruits plus en plus insistants commencèrent à circuler sur les mœurs dissolues qui régnaient au palais. Dans les milieux les plus attachés à la tradition et à la morale, la reine et ses sœurs commençaient à être décrites comme d'infâmes débauchées piétinant les lois fondamentales du royaume pour se livrer à toutes les luxures. Les faits, par eux-mêmes très graves, étaient grossis et amplifiés par l'imagination populaire, et les calomnies les plus folles se propageaient souvent plus vite que la vérité. La reine faisait, disait-on, l'amour avec ses esclaves en pleine lumière. Le prince-consort était trop occupé par ses mignons pour rejoindre une fois par semaine la couche de sa femme. La princesse Natak se rendait secrètement au harem pour s'y livrer à d'abominables orgies. Il fallait, murmuraient certains, que cessent ses scandales, même si cela nécessitait que leurs auteures soient mises hors d'état de nuire ...

Fabrek jouait évidemment un rôle actif dans la diffusion de ces rumeurs. Mais les calomnies qu'il répandait n'étaient pour lui qu'un moyen d'assouvir un projet de sa vengeance beaucoup plus ambitieux. Ce qu'il voulait, c'était que celles qui l'avaient humilié — La princesse Natak, l'amant-esclave Matiek, la reine Mariak elle-même, soient déchus, piétinés, réduits en un ignominieux esclavage, mis à mort dans d'atroces souffrances. Mais pour cela, il lui fallait fomenter un complot et trouver des alliés pour en assurer le succès. Et c'est justement à cela qu'il s'employait maintenant avec son efficacité diabolique.

Son objectif était de provoquer la chute du matriarcat femek pour le remplacer par un nouveau royaume, entièrement dominé par les hommes. En prenant prétexte du scandale moral provoqué par la reine Mariak et ses sœurs, il ferait arrêter, emprisonner puis exécuter celles-ci. Il se proclamerait ensuite régent puis roi de Femekie, en s'appuyant sur les troupes mastok et sur les esclaves révoltés. Il édicterait alors de nouvelles lois instituant la soumission absolue des femmes aux mâles. La reine serait remplacée par un roi, les guerrières par des guerriers, et les femmes, cloîtrées chez elles ou dans les maisons de plaisir, seraient sommées de consacrer désormais leurs soins exclusifs au bien-être des hommes.

Pour préparer son affreux complot, Fabrek avait trouvé trois grands alliés.

Le premier était son propre cousin Fredok, roi de Mastokie, avec lequel il avait réussi à rentrer secrètement en contact, entretenant avec lui un système de communications discret à l'aide de pigeons-voyageurs. Leur plan était simple : au jour dit, les troupes mastok envahiraient par surprise le royaume Femek, à l'heure même où dans la capitale Fabrek arrêterait la famille royale et se ferait proclamer régent.

Mais encore fallait-il que les troupes mastok puissent aisément pénétrer dans le royaume Femek. Or, celui-ci était très efficacement défendu, aux abords du grand lac sacré qui séparait les deux pays, par un réseau de puissantes fortifications où veillaient des troupes nombreuses de vaillantes guerrières. Ces murailles devenaient cependant beaucoup moins redoutables à mesure de l'on montait vers les Montagnes bleues. Il suffirait que de ce côté-là, l'une des faibles garnisons isolées qui s'échelonnaient,

de loin en loin, sur les collines, soit réduite à merci par surprise pour que les troupes mastok pénètrent en force dans la brèche.

Or, c'était justement dans la partie sud des Montagnes bleues que se trouvait le village d'Egbek, objet de tous les soins de la princesse Natak. Celle-ci, profondément attachée au bien-être de son peuple et même gagnée à certaines idées avant-gardistes d'émancipation des hommes, avait voulu créer là une sorte de société idéale. Elle avait fait venir de la Grachie voisine, pays à la civilisation beaucoup plus avancée que celle de son royaume encore arriéré, quelques familles de paysans et d'artisans qui avaient enseigné aux habitants de cette région reculée des techniques nouvelles d'agriculture et de tissage. En quelques années, des vergers et des vignes magnifiques avaient poussé au milieu des anciennes rocailles, des bœufs bien gras avaient remplacé les chèvres maigrichonnes, les habitants avaient jeté au feu leurs haillons pour se vêtir de beaux vêtements de laine soigneusement tissés, et les abris sommaires avaient cédé la place à des chaumières confortables en terre battue.

Mais surtout, Natak aurait voulu que les hommes du village soient émancipés de la servitude millénaire qui pesait sur eux, pour devenir même peut-être un jour les égaux des femmes. Ses tentatives s'étaient cependant heurtées à tant de résistance qu'elle avait dû renoncer aux plus audacieuses de ses réformes, comme par exemple celle visant à donner aux hommes le droit de participer aux assemblées de village, ou d'hériter de leurs parents au même titre que leurs sœurs. Elle n'avait pu obtenir qu'une abolition partielle du servage masculin, les hommes n'étant plus obligés d'obéir en toutes circonstances aux ordres des femmes : en particulier, une égalité domestique absolue était désormais censée régner entre les sexes après le coucher du soleil, une fois fermée la porte de la chaumière familiale.

Mais ces réformes inabouties avaient créé dans le village un climat de tension et de récriminations. Les femmes les plus conservatrices se plaignaient de la disparition des traditions ancestrales et craignaient que ces dangereuses innovations n'entraînent, à terme, une désorganisation de toute la société. Elles étaient aussi secrètement frustrées de ne plus pouvoir utiliser à leur guise les mâles du village pour satisfaire leurs nocturnes fantaisies amoureuses. Les hommes au contraire – et tout particulièrement les plus jeunes – acceptaient de plus en plus mal, maintenant que l'idée de l'émancipation avait germé dans leur esprit, l'état de soumission où ils se trouvaient. Il ne leur suffisait pas de ne plus être entièrement esclaves des femmes, à toute heure et en tout lieu. Ils voulaient aussi avoir le droit d'hériter comme elles et de posséder des terres sans être soumis à la tutelle de leur femme ou de leur mère. Quelques audacieux considéraient même qu'ils devaient avoir les mêmes droits de vote que les femmes dans les assemblées de village. Et les têtes brûlées les plus fanatiques rêvaient même de mettre fin à la société matriarcale pour inverser le rapport de soumission et faire à leur tour des femmes leurs esclaves.

Fabrek avait entendu parler du vent de révolte qui soufflait dans la population masculine d'Egbek. Il s'était rendu là-bas en secret pour y attiser les colères et y rechercher des complices. Et il avait réussi à convaincre une poignée d'hommes, parmi les plus extrémistes, de passer le jour venu à l'action en neutralisant la petite garnison d'une tour de guet toute proche et en ouvrant les portes du pays à l'armée Mastok.

Mais Fabrek avait aussi besoin d'une alliée dans le palais lui-même, pour pouvoir le jour venu neutraliser la reine et sa famille. Il la trouva, tout simplement, en la personne de la cheffe des gardes royales, l'altière Jezak. Cette femme au physique de colosse, dépassant d'une bonne tête les amazones les plus vigoureuses de sa troupe d'élite, était l'une des plus redoutables guerrières du royaume. Ses faits d'armes étaient célèbres dans tout le pays et étaient même devenus le sujet de contes épiques que les paysannes récitaient lors des veillées. Alors qu'elle n'était encore qu'une jeune vélite sans expérience, elle avait décapité trois guerriers mastok d'un seul coup de hache au cours de sa première bataille. Pendant la guerre suivante, alors qu'elle avait déjà été admise dans la cavalerie d'élite, elle avait transpercé, dressée sur son étalon blanc, le cœur d'un jeune prince mastok d'un coup de javelot lancé d'une distance incroyable, deux fois plus grande que celles jusque-là atteintes par les traits des plus énergiques amazones. Quelques années plus tard, alors qu'elle dirigeait déjà une compagnie de gardes royales, elle avait réussi à prendre par surprise une ville frontalière mastok en escaladant, seule, ses remparts pendant la nuit. Elle avait alors assommé l'un après l'autre les 10 gardes de la porte principale et l'avait ouverte à ses guerrières. Celles-ci s'étaient alors précipitées dans la ville, massacrant toutes les femmes et réduisant les hommes - dont d'ailleurs le beau Matiek - en esclavage. C'est d'ailleurs ce fait d'armes qui lui avait valu d'être nommée à la tête des gardes royales, qu'elle dirigeait maintenant d'une main de fer.

Mais cette femme hors du commun avait une faiblesse secrète. Cette combattante sans peur, cette cheffe implacable, cette guerrière redoutée ne pouvait éprouver du plaisir, au moment de l'étreinte, que lorsqu'elle se sentait humiliée et dominée par un homme. Il lui fallait, pour atteindre la jouissance, être d'abord traitée comme une esclave, attachée, insultée. Il fallait que l'homme lui ordonne avec dureté de satisfaire, à genoux ou dans des positions humiliantes, toutes les fantaisies qui lui venaient à l'esprit. Elle aimait être battue, giflée, fouettée, si elle ne donnait pas entièrement satisfaction. L'homme l'offrait ensuite à quelques mâles - de préférence des brutes de la pire espèce amenés pour l'occasion des bas quartiers - qui la pénétraient brutalement, parfois à plusieurs, par l'orifice de leur choix. Elle appréciait particulièrement que ces actes odieux donnent lieu de leur part au paiement d'une somme d'argent - de préférence très faible comme si elle avait été une esclave sexuelle de la plus basse catégorie - dûment versée à son partenaire mâle, érigé pour l'occasion au rang de patron-proprétaire. Quand elle avait été bien insultée, bien attachée, bien humiliée, bien vendue et bien violée, elle pouvait alors jouir à son tour dans les bras de son amant. Après quoi elle laissait retomber lourdement sa tête, se pelotonnait contre lui comme une petite fille, et s'endormait au bout de quelques minutes. Mais elle se réveillait aussitôt pour revêtir à nouveau sa cuirasse de cuivre scintillante, remettre son casque d'or à la crinière rouge et aboyer ses ordres à ses troupes terrifiées.

Jezak avait terriblement honte de ce fantasme secret, dont elle percevait tout le ridicule compte tenu de la position qu'elle occupait à la cour. Mais elle n'y pouvait rien, c'était pour elle la seule voie vers le plaisir. Pendant toute la première partie de sa vie, elle l'avait pourtant soigneusement caché, se contentant de répéter mentalement les scènes de soumission qui l'excitaient, tandis qu'elle faisait l'amour de manière tout à fait banale avec un amant-esclave chétif et intimidé. Mais un homme, plus habile que les autres, avait su deviner son secret, le lui faire avouer à demi-mots, et la conduire, pas à pas, vers les sommets du plaisir à travers l'abîme de ses fantasmes.

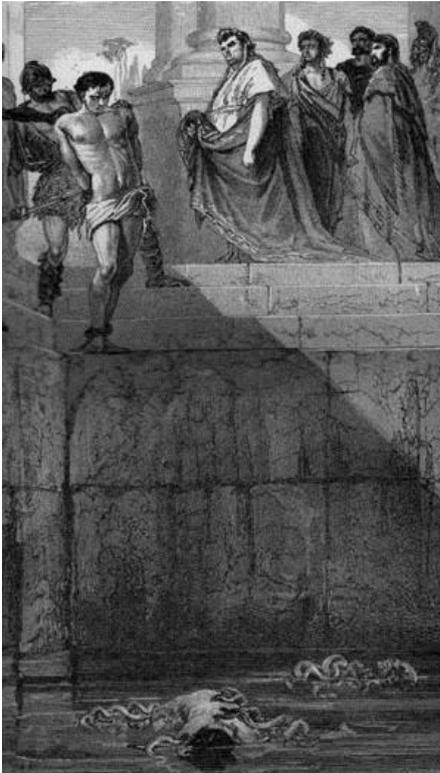
Cet homme, c'était Fabrek. Aucun avant lui ne l'avait aussi délicieusement humiliée, battue et violentée. Aucun ne lui avait donné un plaisir aussi intense en affectant, justement, de n'accorder à

celui-ci aucune espèce d'importance, comme si elle n'était qu'un objet ou une esclave. Aucun ne lui avait parlé aussi durement ni insulté de manière aussi vulgaire pendant l'accouplement. Aucun ne l'avait livré avec autant de mépris à la concupiscence des brutes avinées raflés pour l'occasion dans le quartier des videurs d'entrailles et des mangeurs d'ordures. Alors, elle s'était tout naturellement éprise d'amour pour cet homme. Un amour dont la secrète soumission dépassait largement les limites de leur alcôve. Elle qui aurait pu écraser d'un seul poing ce petit homme se tenait timidement agenouillée devant lui, obéissante à ses ordres et attentive à ses exigences.

Et lorsqu'il lui avait parlé, d'abord avec une extrême prudence, de la conduite dévergondée de la famille royale, puis, en s'enhardissant, de la nécessité de mettre fin à cette situation, il avait trouvé en elle une écoute attentive. Mais surtout, son projet d'établir, avec l'aide du royaume mastok, une société patriarcale où les hommes occuperaient désormais une place dominante n'avait pas suscité d'opposition de sa part. Et la raison en était bien sûr, non la longue et filandreuse digression philosophique à laquelle Fabrek s'était alors livré sur l'infériorité et l'instabilité chronique des systèmes matriarcaux, mais ses propres fantasmes secrets de soumission qui trouvaient là un prétexte pour s'exprimer au grand jour. Et puis, Jezak haïssait secrètement la reine, depuis qu'elle s'était appropriée pour son seul plaisir son ancienne amante, la belle Valak, une ancienne hipponte de la garde dont Mariak avait fait sa suivante favorite.

La date du coup d'état fut fixée au 7<sup>ème</sup> jour du mois d'Isthar, veille de la fête de la déesse Lune. C'était un moment propice, car la ville toute entière ce réunissait ce jour-là sur la place du temple de Tanak, située à deux pas du palais. Il serait ainsi plus facile à Fabrek de s'adresser à la foule pour dénoncer les turpitudes infâmes dont s'étaient rendues coupables la reine et ses sœurs. Des pigeons-voyageurs furent envoyés au roi de Mastokie et au chef des mutins d'Egbek pour réclamer leur aide.

## Chapitre 2 : La vengeance d'un jaloux



Au jour dit, tout fonctionna comme prévu. Les hommes venus d'Egbek égorgèrent par surprise la faible garnison de la tour de garde voisine et ouvrirent les portes de la frontière aux troupes mastok, dont le premier fait d'armes consista à violer toutes les femmes du village, avant de fondre sur les villes du royaume Femek.

Dans le palais d'Irdin, les troupes de la garde royale se dirigèrent au petit matin, selon les ordres de Jezak, vers trois lieux différents : la chambre de la reine, celle du prince-consort et l'androcée des esclaves amants. Trois scandales les attendaient là, servant l'intérêt des conspirateurs au-delà de tous leurs espoirs.

En pénétrant dans le megaron - la chambre de la reine -, ils abattirent prestement les épais rideaux de cuir hermétiquement fermés qui empêchaient le jour d'y pénétrer. La lumière crue révéla Mariak tendrement enlacée, entièrement nue aux bras de l'un de ses amants favoris, Benek. L'archonte les bouscula brutalement en leur intimant

l'ordre de se lever et de s'habiller, pour cacher la honte de leur nudité. Elle fit également observer à la cantonade, avec sa forte voix pleine d'un reproche sans appel, que la reine venait de se rendre coupable du plus abominable des sacrilèges en contemplant en plein jour le visage de l'un de ses amants-esclaves. La malheureuse eut beau bredouiller qu'elle n'y était pour rien, que les rideaux avaient été arrachés par les gardes elles-mêmes, que d'ailleurs elle ordonnait à celles-ci de quitter immédiatement la chambre, rien n'y fit. Elle avait déjà compris que le pouvoir lui échappait, et sans doute avec lui sa vie même. Elle se laissa alors silencieusement traîner hors de son lit, recouverte d'une toge mal ajustée, ses cheveux défaits, ses pieds nus. Déjà vaincue, la conscience brouillée, elle fut conduite sans ménagements, avec son amant de la nuit, vers le grand balcon de la salle du trône où l'attendait Fabrek.

Dans la chambre du prince-consort, les gardes de la deuxième compagnie découvrirent un spectacle plus que scabreux. Le prince Roniek était agenouillé contre son lit, les fesses à l'air, les mains liées à son baldaquin, entouré de deux amants-esclaves dont l'un était en train de le frapper de verges tandis qu'il tenait dans sa bouche le sexe de l'autre. « *Horreur !! « Indignité !!* », s'écria la taxiarque qui dirigeait la troupe en jetant violement à terre les deux esclaves et en couvrant en hâte le corps nu du prince d'une couverture. « *Il faut que le peuple entier soit témoin de vos aveux, sales bougres* », leur hurla-t-elle en plein visage avant de les traîner sans ménagements, à travers le labyrinthe des cours intérieures aux somptueux bassins de pierres sculptées, des salles d'apparats et des antichambres ornées de fresques multicolores, des escaliers monumentaux et des grandes portes en arche ouvrant sur des couloirs sans fin, vers le grand balcon de la salle du trône.

S'orientant sans difficultés dans le dédale du sérail, le troisième groupe des gardes, visiblement bien informé, se dirigea sans hésiter vers le petit boudoir, entièrement tapissé de précieuses soieries, où la princesse Natak dormait dans les bras son esclave aimé, Matiek. Ils furent brutalement sortis du lit, accusés par l'archonte du plus abominable des sacrilèges, et traînés eux aussi, presque nus, vers le grand balcon.

Une foule immense était déjà réunie sur la place, dans l'attente du début des fêtes d'Ishtar. Mais des rumeurs couraient déjà, de bouche en bouche, sur l'imminence de graves événements au palais.

Entouré de ses 7 victimes pantelantes, agenouillées devant le front des gardes royales où dominait la haute stature de Jezak, Fabrek pouvait maintenant se livrer, devant la foule amassée, au réquisitoire sans pitié destiné à provoquer la chute de la monarchie. Il était presque sur de réussir : c'était un orateur éloquent, et ses victimes, dont chacun avait la nuque pliée sous la poigne de fer d'une des gardes, était bien trop saisie de frayeur pour tenter une quelconque opposition.

- *Peuple Femek ! Vous avez été trahis !! La famille à laquelle étaient confiées les destinées du pays s'est rendue coupable des pires débauches et des pires sacrilèges !!! La princesse Natak a enfreint la loi sacrée qui lui interdit d'approcher les hommes de l'androcée royal !! Nous l'y avons découverte ce matin, vautrée dans la couche d'un esclave !!! Le Prince Roniek, pendant ce temps, se livrait sur son lit à des actes contre nature avec des hommes-femmes qui insultaient et souillaient sa personne, et, à travers lui, tout le pays femek !! Quant à la reine Mariak, horreur !! Elle était étendue en pleine lumière sur son lit sacré, regardant droit dans les yeux l'un de ses amants-esclaves !!*

Devant la révélation de si infâmes transgressions, la foule, qui jusque-là avait écouté dans un profond silence la harangue de Fabrek, commença à s'agiter et à gronder.

- *C'est faux !! J'ai été forcée par les gardes !! Peuple femek, défendez votre reine...*

Mais les cris de protestation de la reine Mariak furent brutalement interrompus par un coup violent qu'une garde asséna sur sa tête, conformément aux ordres de Jezak. Fabrek reprit alors la parole :

- *Je vous le demande, peuple Femek !! Une famille ainsi vautrée dans la luxure et qui méprise les lois édictées par nos ancêtres mérite-elle de régner ?*

La foule demeura un moment silencieuse. Seules quelques voix - peut-être des agitatrices placées là par les partisans de Fabrek – appelèrent à la destitution de la famille royale.

- *A bas la chienne Mariak !!*

- *Montre-nous ton cul comme tu le montre à tes amants, sale bougre de Roniek !!*

- *Envoyez Natak dans une caserne à soudards mastok, ils s'occuperont d'elle comme elle le mérite !!*

- *Ecorchez vifs ces sales esclaves !!*

Mais la foule n'était pas encore totalement gagnée à la cause de Fabrek, et restait cantonnée dans une prudente expectative. Quelques rares voix réclamèrent même la clémence :

- *Pitié ! Pitié pour la bonne reine Mariak !!*

Fabrek reprit alors la parole, détaillant longuement les forfaits et les actes honteux commis depuis trop longtemps dans le palais. Il fit appel, avec habileté, aux sentiments les plus élevés du peuple comme à ses plus bas instincts, à sa générosité comme à sa pingrerie, à ses peurs comme à sa fierté, à ses superstitions comme à son intelligence.

- *Depuis longtemps déjà, le palais royal n'est plus qu'un lieu de débauche où les courtisans vont, pêle-mêle, se vautrer avec les esclaves de l'androcée !*

- *Est-ce pour payer leurs orgies et leurs actes contre nature que vous êtes écrasés d'impôts ?? Hier encore, les trois familles ont été chassées de leur maison car elles n'avaient pas pu payer l'Amekin<sup>3</sup> !!! et pendant de temps, la reine et sa sœur se vautraient en pleine lumière avec des esclaves !*

- *Si les actes contre nature du prince Roniek et de la princesse Natak ne sont pas punis comme il convient, la colère de la déesse Isthar s'abattra sur vos filles cadettes !! Rappelez-vous les paroles de la prophétie : « Ishlan barouh quimeg Istahr atadin vilet elanim erah milimek takim denirem ovatik milirem (« lorsque la princesse cadette aura fauté avec les esclaves, les portes du ciel s'ouvriront au septième jour pour foudroyer les secondes nées de chaque famille !!!<sup>4</sup>) »*

- *Comment le prince Roniek, avec ses mœurs contre nature serait-il capable d'enfanter une reine ? Voulez-vous être gouvernées un jour par la fille d'un esclave mastok ?*

- *La reine Mariak est coupable d'avoir laissé s'installer un désordre honteux dans la maison royale. Est-elle encore digne de régner ?? Si elle a si mal dirigé sa maison, comment pourrait-elle attirer sur le pays femek autre chose que le désordre et le malheur !!*

- *Malédiction !!! Malédiction sur le peuple qui se laisse gouverner par des princesses transgressant les lois divines !!!*

A chacune des tirades de Fabrek, les réactions de la foule devenaient plus violentes. Après un premier flottement, virent les murmures, puis un grondement sourd qui s'amplifia peu à peu. Bientôt des cris éclatèrent. On commença par simplement réclamer la destitution des princesses, puis leur vie. Enfin, on réclama que soient appliqués les supplices les plus infâmant. Bientôt, la foule commença à se nourrir de sa propre violence. Les cris s'amplifièrent, devinrent des hurlements de haine. Des appels à la mort, rythmés par le son des tambours du temple d'Isthar, furent repris en cadence par des milliers de voix. Excitée par l'alcool qu'il était de coutume de boire en quantité pendant toute la journée, avant de se livrer, la nuit tombée, à une grande orgie collective, la foule, maintenant déchaînée, réclamait

---

<sup>3</sup> L'Amekin était un impôt très impopulaire, spécialement destiné à financer les dépenses du palais, et qui justement devait être payé au cours de la semaine précédant la fête de la Lune (note de l'adaptateur).

<sup>4</sup> Dans le texte, les citations religieuses ont été conservées dans leur langue originelle, en utilisant le système d'équivalences phonétiques développé par la linguiste Zlata Ralik (note de l'adaptateur).

du sang. Mais pas le sang ordinaire des quelques esclaves combattants qu'on lui jetait habituellement en pâture. Non, ce qu'elle voulait, c'était un sang royal, d'essence quasi-divine, et soustrait de manière particulièrement cruelle à celles qui le portaient dans leurs veines. Elle voulait le sang de la famille royale. Elle voulait que cette famille meure, ici, maintenant, et dans les plus affreux supplices.

- *A mort, à mort la chienne Mariak !!*
- *Mais avant, crevez-lui les yeux, qui ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir !!*
- *Et puis, coupez-leurs les couilles, à ces sales esclaves !!!*
- *Et toi, Roniek, puisque tu te prends pour une femme à l'envers, on va te faire mourir par là où tu as péché !!!*
- *Envoyez donc Natak aux esclaves des mines, puisque qu'elle aime tant leur compagnie !!*

Fabrek exultait. Il avait presque gagné maintenant. Il n'avait plus maintenant qu'à faire approuver par la foule déchaînée la déchéance de la famille royale en lui offrant en échange le délicieux spectacle de la souffrance et de la mort des princesses et de leurs amants, et il pourrait ensuite se faire proclamer régent. Il tuerait ensuite tous les fils de Mariak, il ferait ses esclaves des plus belles princesses du sang qu'il désirait depuis si longtemps, et deviendrait régent, puis roi de Femek.

Bien sûr, il faudrait d'abord changer par la force les lois fondamentales du royaume... Mais il pourrait compter sur cela sur les troupes mastok qui, à l'instant même, étaient en train de déferler sur le pays, semant la mort, la terreur, et aussi d'énormes quantités de bonne semence mastok sur leur passage. Mais cela, la foule des femelles déchaînées qui réclamaient la mort de la famille royale, participant ainsi sans le savoir à la chute de la civilisation matriarcale femek, ne le savait pas encore. Elles l'apprendraient bien assez vite, dans les bras brutaux de quelques soudards mastok !! En attendant, le moment tant attendu par Fabrek, celui où il allait prononcer devant une foule à lui acquise les paroles les plus décisives, approchait.

- *Voulez- que la Reine Mariak et le prince consort soit chassés du trône comme ils le méritent ?*
- *Oui, oui !! hurlèrent des milliers de voix.*
- *Voulez-vous que les esclaves qui ont souillé la famille royale soient châtiés comme ils le méritent ??*
- *Oui, oui !! écorchez-les, brûlez-les, coupez-les en morceaux !!*

La foule était maintenant saisie d'une fureur homicide et sanguinaire.

- *Voulez-vous que la Princesse Natak soit punie selon toute la rigueur de nos anciennes lois ?*

- *Oui, oui, livrez-la aux soldats mastok, ils sauront quoi en faire !!, hurlaient avec exultation des milliers de harpies, qui ne se doutaient pas que c'était justement le sort qu'elles-mêmes connaîtraient bientôt.*

- *Peuple femek, tu as exprimé ton vœu, alors écoute maintenant ma sentence.*

En prononçant ces paroles, Fabrek se désignait pour la première fois, presque subrepticement, comme le détenteur du nouveau pouvoir. C'était un peu risqué, car en tant qu'homme il n'avait pas en principe le droit d'exercer la régence. En fait, celle-ci, revenait, selon les règles de l'ordre de succession, à sa femme Zlatak, troisième sœur de Mariak. Mais il comptait sur l'ivresse de la foule et sur son attente impatiente du sang pour faire avaliser en catimini cette immense révolution.

Un grand silence se fit dans l'attente de la sentence de Fabrek. Lui savait qu'il avait déjà gagné, puisque la foule reconnaissait ainsi son autorité. Il pouvait donc maintenant se livrer tout entier à la cruelle vengeance dont il caressait le rêve depuis des années. Et il était d'autant plus incité à le faire qu'il savait que sa popularité dépendait maintenant du caractère spectaculaire des supplices qu'il allait infliger.

Il commença par le menu fretin des esclaves afin de ménager ses effets et d'exciter progressivement la transe sanguinaire de la foule.

- *Pour les deux esclaves qui ont participé au crime sodomite du Prince Consort, j'ai décidé qu'ils seraient écorchés vifs, ce matin même, devant le temple de la déesse Tanak, puis émasculés et crucifiés la tête en bas.*

La foule des femmes poussa un cri d'enthousiasme.

- *Mais, pour que le peuple entier participe au châtement, j'ai décidé que la mort ne serait pas immédiatement donnée par les bourelles. Chacune d'entre vous pourra passer devant le corps des coupables et en arracher un petit bout de chair avec des tenailles de cuivre.*

La foule fut alors secouée d'un délire de joie collective.

- *Quant à l'esclave dont la reine Mariak a vu le visage, j'ordonne que celui-ci soit lacéré lorsque le soleil aura passé son zénith par des griffes de fer chauffées au rouge jusqu'à n'être plus qu'un amas de chair sanglante.*

La foule approuva, mais semblait tout de même un peu déçue.

- *Mais la bourelle veillera à ce qu'il ne meure pas tout de suite et que ses yeux soit épargnés. Ils pourront alors voir chacune d'entre vous défiler devant lui et lui asséner un grand coup de fouet clouté jusqu'à ce qu'il en meure.*

La foule poussa alors un immense hurlement de joie.

- *Le prince Roniek doit être châtié d'une manière exemplaire. Il sera traîné, nu sur une claie, jusqu'à la place du temple d'Isthar, où il sera habillé en femme, émasculé par les prêtresses et empalé jusqu'à ce que mort s'ensuive lorsque le soleil se couchera.*

C'était également un spectacle séduisant, mais visiblement le prince Roniek n'avait pas de qualités viriles suffisamment éminentes pour que son supplice suscite de la part de la foule féminine beaucoup d'intérêt. Celle-ci attendait surtout avec avidité de connaître le sort de la reine et de sa sœur cadette.

- *Quant à la reine Mariak et à son infâme sœur, elles seront clouées, nues, au pilori, pendant trois jours et trois nuits. Vous pourrez alors toutes venir leur témoigner votre mépris avant qu'elles soient envoyées aux mastok pour leur servir d'esclaves jusqu'à la fin de leurs jours.*

La foule n'eut pas le temps d'exprimer son approbation. Un cri déchirant se fit en effet alors entendre sur le grand balcon.

- *Grâce !!! Grâce pour mes sœurs !!*

C'était la princesse Zlatak, échevelée, hors d'elle, qui venait se traîner aux pieds de son époux, lui embrassant les pieds pour implorer sa clémence.

Ce contretemps gêna quelque peu Fabrek. Certes sa femme était un personnage assez falot, totalement soumise à son empire sensuel, et incapable de jouer un quelconque rôle politique. Mais elle était tout de même, en droit, la régente légitime. Son apparition contrariait donc un peu les plans de Fabrek, qui resta interdit pendant quelques secondes.

Jezak, cependant, le tira de ce mauvais pas de manière brutale. Elle arracha une grande hache biface des mains de l'une des gardes du bataillon sacré, et en asséna sur la nuque de Zlatak un coup si violent qu'il fit voler, à plusieurs mètres de hauteur, sa tête dont la bouche restait encore ouverte comme pour une ultime imploration. Puis, elle s'en saisit habilement au vol et la montra à la foule en hurlant :

- *Que périsse ainsi la race maudite des Argires<sup>5</sup> !!!!*

Puis d'un geste dédaigneux, elle jeta à la foule la tête de Zlatak, qui fut promptement lacéré, piétinée et réduite en une abominable bouillie de chair sanglante pendant que les harpies exultaient d'enthousiasme. Et, pour parfaire le triomphe de Fabrek, elle plaça alors sur sa tête la couronne royale, en criant à la foule, de sa voix de stentor :

- *Peuple femek, agenouille-toi maintenant dans la poussière et vénère ton nouveau roi.*

Toutes s'agenouillèrent alors, psalmodiant en chœur les prières sacrées sous la direction de la grande prêtresse. Fabrek bénit alors la foule, lui intima l'ordre de se relever, et rentra dans ses appartements.

---

<sup>5</sup> *Nom de la lignée royale dont les filles aînées avaient régné sans interruption sur le royaume femek au cours des 300 années précédentes (note de l'adaptateur).*

Mais, pendant que l'on emmenait les condamnées pour les conduire sur les lieux de leur supplice, Jezak, les mains encore couvertes du sang de Zlatak, s'approcha de lui :

- *Et Matiek, maître, que devons-nous en faire ? Vous n'avez pas rendu votre sentence...*
- *Celui-là, je lui réserve un traitement à part. Conduis-le donc avec Natak près du bassin aux crocodiles.*

Tous se retrouvèrent bientôt sur les lieux même où Matiek et Fabrek s'étaient affrontés, 5 ans auparavant, pour gagner le titre prestigieux d'esclave-amant de la Reine. A l'époque, Fabrek avait perdu, car Natak en avait décidé ainsi. Mais la roue de la vie avait tourné, et c'était maintenant à Fabrek de décider du sort des deux autres. Or, Fabrek avait beaucoup de mémoire et, aussi, beaucoup d'imagination. Et cela faisait des années qu'il rêvait de ce moment délicieux où il pourrait assouvir sa vengeance.

Il fit agenouiller Natak et Matiek devant lui, et prit un air patelin et amical.

- *Au fond, je suis désolé de ce qui arrive. Tu es si beau, Matiek. Tu dansais presque mieux que moi. Et toi, Natak, qu'est-ce qui t'a pris d'enfreindre la loi sacrée ?*
- *Pitié, pitié pour lui, implora Natak en sanglotant.*
- *Oui, bien sûr, j'ai pitié. Ne croyez pas que je sois sans cœur... Je vous aime beaucoup, tous les deux... Tu te souviens, Natak, de notre nuit d'amour, au moment de l'ultime épreuve... Tu avais l'air de bien m'aimer, pourtant...*
- *Oui, Fabrek, tu étais un très bon amant aussi. Mais Matiek ...*
- *Ah ! oui ! Et qu'est-ce qu'il avait de mieux que moi, Matiek ?*
- *Il était très beau... (Natak se rendait confusément compte, en répondant aux questions insidieuses de Fabrek, qu'elle était ainsi poussée à entrouvrir le chemin qui allait la conduire, elle et son amant, vers la mort à travers un abîme de souffrance ...)*
- *Oh ! très beau !! Ce sont des choses qui passent ça... On vieillit, et puis on peut aussi avoir un accident, être défiguré, estropié... Et puis qu'est-ce qu'il avait d'autre ? Peut-être avait-il un sexe plus puissant que le mien ? Ou des mains plus habiles sur ton corps ? Des doigts plus agiles sur la lyre ? Des jambes plus longues, mieux faites pour la danse ? Ou des yeux plus clairs ? Ou peut-être était-il plus grand ? Au fond, tout ça peut encore s'arranger... dit Fabrek d'un air rêveur, tandis que ses doigts tapotaient nerveusement le rebord de son siège.*
- *Oh pitié, pitié !! S'écria Natak, Tu as le pouvoir, le palais, le royaume, toute notre richesse... Pourquoi nous faire encore souffrir ? je t'en prie, laisse-nous partir à Egbek, mon village aimé... nous resterons là bien tranquilles...*

- *Ah, oui, Egbek, Egbek !! C'est une bonne idée, ça, au fond, pourquoi pas Egbek ?* dit aimablement Fabrek.

Contre toute raison, Natak fut parcourue d'un frisson d'espoir.

- *Oui, je te promets, jamais plus tu n'entendras parler de nous...*

- *Ah, mais, non, j'ai une mauvaise nouvelle,* dit Fabrek, l'air subitement contrarié. *Egbek a été envahie il y a quelques jours par les troupes du royaume mastok. Je crois qu'ils ont brûlé le village et qu'ils ont violé presque toutes les femmes. Après, ils en ont tué beaucoup aussi, et emmené les plus belles en esclavage. Quant aux hommes que tu protégeais, tu sais, ceux que tu voulais émanciper, ils se sont ralliés au mastok et ont participé aux viols et aux massacres. C'est vraiment terrible, ce qui est arrivé...*

- *Comment ? Que s'est-il passé ?*

- *Eh bien, je crois que le roi mastok a voulu nous envahir par surprise en profitant des fêtes de la Lune. C'est vrai que pendant 7 jours, c'est une vraie folie collective ici, et le royaume n'est plus défendu. J'attends plus de nouvelles, mais si la situation empire, je vais peut-être devoir envoyer la garde royale... Tu vois, Natak, tu as de la chance de n'être plus rien désormais !!! C'est moi maintenant qui ai les soucis d'un roi. Je penserai à vous, pendant que vous mènerez votre petite vie heureuse, loin d'ici. Je vous aime bien, j'ai vraiment envie d'être clément avec vous...*

- *C'est vrai ? Tu nous laisse la vie sauve ?*

- *Je vous donnerai quelque sacs d'or, une dizaine de serviteurs, et vous pourrez partir en Grachie, par exemple...*

- *Oh !! Oui Fabrek, nous partirons où tu veux, nous ferons ce que tu veux...*

- *Eh bien c'est décidé,* dit Fabrek ne se levant avec un large sourire. *Je vous gracie. Gardes, enlevez leurs chaînes !!*

- *Oh !! merci, merci, Fabrek...*

- *Bien, vous pouvez partir, maintenant...*

- *Béni sois-tu, maître...*

- *Mais j'ai quand même une faveur à vous demander, avant de vous dire adieu pour toujours.*

- *Nous ferons ce que tu veux...*

- *J'aimais tant vous voir danser tous les deux. Vous ne voudriez pas danser encore une dernière fois pour moi, à la même place qu'autrefois, près du bassin aux crocodiles ?*

- *Oui, nous ferons comme tu veux.*

- *Oui, ça me ferait si plaisir de voir combien vous vous aimez, combien vous vous désirez... Dansez-moi donc une de ces jolies kandimbas, comme autrefois. Hola, musiciens, jouez pour nos amis une belle kandimba, et jouez bien, c'est peut-être la dernière fois qu'ils en entendront une !* dit Fabrek en leur souriant amicalement.

Natak et Matiek, saisis de l'espoir fou d'avoir la vie sauve et de pouvoir mener une vie heureuse, emplis aussi du bonheur de pouvoir s'étreindre à nouveau alors que l'instant précédent, ils se croyaient voués aux plus atroces supplices, entamèrent alors la kandiba la plus sensuelle et la plus joyeuse qu'ils aient jamais dansés. Leurs corps se frôlaient s'enlaçaient avec fougue au son des tambourins et des flûtes, puis se séparaient. Natak multipliait les figures les plus gracieuses et les plus suggestives en souriant de bonheur à Matiek, tandis que celui-ci exprimait son désir par de puissants mouvements pelviens. Et lorsque la musique s'arrêta, ils se serrèrent l'un contre l'autre dans une dernière étreinte amoureuse.

- *Bravo, bravo,* dit Fabrek en applaudissant. *Applaudissez tous, ils l'ont bien mérité,* dit-il à ses courtisans d'un ton étrange, subitement menaçant.

Et tous, soudain pris de peur devant la lueur de folie qui passa à cet instant dans les yeux de Fabrek, applaudirent frénétiquement.

- *Cela suffit,* dit brutalement Fabrek au bout d'un moment en levant la main. *Assez applaudi.*

Les applaudissements cessèrent subitement.

- *Et vous n'avez rien d'autre à nous montrer avant de partir pour toujours ?* dit-il, d'un ton redevenu amical aux deux danseurs, debout devant lui.

- *Que veux-tu que nous faisons, maître ?*

- *Eh bien, ce que vous faisiez ce matin, par exemple, lorsque je vous ai fait arrêter. J'ai toujours rêvé de savoir comment Matiek s'y prenait pour te donner tant de plaisir...*

- *Mais, là, devant tout le monde ?*

- *Mais il n'y a aucune honte, vous êtes si beau tous les deux. Vous avez sûrement beaucoup de secrets à nous apprendre...*

- *Mais...*

- *Faites ce que je dis, si vous ne voulez pas que je change d'avis. Déshabillez-vous et enlacez-vous.*

Tremblants de peur, car ils commençaient à redouter une cruelle perfidie de Fabrek, ils s'exécutèrent. Mais leur étreinte manquait évidemment de décontraction et de spontanéité. Matiek, pourtant si

vigoureux de nature, ne parvint qu'avec difficultés au degré d'excitation lui permettant de posséder Natak. Et celle-ci n'éprouva, pour la première fois de sa vie, aucun plaisir dans les bras de son amant. Au bout de quelques minutes, ils se désunirent. Puis ils restèrent agenouillés au sol, nus et immobiles, la tête baissée, devant Fabrek.

- *Quoi, c'est tout ? dit celui-ci en arborant une mine déçue. J'imaginai quelque chose de mieux que ça. Et c'est pour ça que tu l'as choisi de préférence à moi ?* demanda-t-il à Natak. *Mais je commence à soupçonner qu'il y a eu une tricherie le jour du concours,* dit-il en ricanant.

- *Mais maître, c'est qu'on avait peur...*

- *Peur ? Peur de quoi ? je vous ai dit que vous étiez libres... Je n'ai qu'une parole. Mais je n'aime pas qu'on désobéisse à mes ordres ...*

- *Mais...*

- *Allez, allez, je vous donne une autre chance, mais cette fois-ci, montrez-nous ce dont vous êtes vraiment capables, sinon, je risque de me fâcher...*

Mais cette seconde tentative n'aboutit qu'à un résultat encore plus déplorable que la première. Alors Fabrek, progressivement entraîné dans une spirale de cruauté et de folie, commença à les humilier, en les houspillant, en leur donnant toutes sortes de conseils scabreux, les obligeant à s'étreindre dans les positions qu'il indiquait, multipliant des propos obscènes prétendument drôles auxquels l'assistance répondait par des rires forcés. Comprenant peu à peu que cette mise en scène n'était peut-être que le prélude à une issue beaucoup plus cruelle, les deux amants se serraient maintenant l'un contre l'autre comme deux petits animaux apeurés.

- *Je ne suis pas content, pas content du tout. Je vous avais donné une chance, mais là vous vous êtes moqués de moi. Je n'aime pas qu'on se moque de moi.*

Fabrek les regardait maintenant avec un visage dur, les yeux vitreux, dodelinant légèrement de la tête comme s'il cherchait une idée originale pour trouver une issue à cette situation.

- *En même temps, je comprends, Matiek a un peu peur, c'est normal qu'il n'ait pas toutes ses capacités. Mais toi, Natak, tu es une femme, tu peux faire l'amour quand tu veux, il suffit d'accepter le jeu. Tu tiens à Matiek, non ?*

- *Comment ça, maître ?*

- *Eh, bien, tu ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur, tu veux qu'il reste entier pour partir avec toi tout à l'heure, n'est-ce pas ?*

- *Oh, maître, pitié !!* S'écria Natak en se jetant à genoux devant lui. Elle commençait à comprendre...

- *Alors Natak, ce que tu vas faire maintenant, c'est venir près de moi pour me donner du plaisir. Et tu as intérêt à m'en donner beaucoup, si tu veux garder Matiek dans une forme reconnaissable.*

Natak se livra alors à Fabrek, tentant par tous les moyens de lui faire éprouver du plaisir, se pliant sans murmure à ses ordres impérieux et méprisants. Et le plus grand plaisir de Fabrek était de contempler la peur dans le regard de Natak tandis qu'elle s'efforçait, terrifiée, de le conduire à la jouissance.

- *Pas mal, pas mal du tout, Natak, dit Fabrek lorsque leur étreinte s'acheva. Je pense que tu pourras donner beaucoup de plaisir aux soldats mastok.*

- *Mais, maître, la Grachie...*

- *Ah, oui, c'est vrai, je vous ai graciés, vous allez partir en Grachie... C'est vrai, oui... Mais enfin, tu as tout de même commis un sacrilège en allant voir Matiek au sérail ?*

- *Je l'aimais tant... Tu nous as pardonné...*

- *C'est vrai, j'ai pardonné. Mais je le regrette un peu maintenant... Et puis, je n'ai pas juré...*

Matiek eut alors un sursaut de dignité.

- *Arrête de jouer avec nous, Fabrek. Tu veux nous tuer et avant, nous humilier et nous torturer. Alors, arrête tes simagrées et tue-nous une bonne fois. Adieu, Natak, nous allons beaucoup souffrir pendant un moment, et puis ça sera fini. Moi aussi j'aurais pu t'aimer.*

- *Ah !! tu le prends comme ça !! Tu oses insulter le roi en ma personne, sale esclave ! Mais tu te trompes si tu crois pouvoir abuser de ma clémence !! Gardes, saisissez-vous de lui. Voilà quel sera votre supplice. Toi, le petit Matiek, je vais te fracasser les bras et les jambes avec des barres de fer. Je vais réduire ta jolie petite gueule en bouillie. Ensuite, je vais vous attacher ensemble, bien serrés à une colonne pour que Natak puisse encore profiter un peu de toi jusqu'à ce que tu crèves dans ses bras, et même jusqu'à ce que tu y pourrisses. Ensuite, je la détacherai, je la mettrai au pilori, et je l'enverrai comme prévu dans les bordels à soldats mastok. Je donnerai tes restes pourris à manger aux crocodiles s'ils en veulent. Et, tu vois, Matiek, je suis généreux, je te laisse ton sexe intact pour qu'elle puisse en profiter une dernière fois si tu es encore capable de quelque chose avant de crever. Voilà. Gardes, appelez le bourreau pour qu'il exécute la sentence.*

Ces paroles insensées, qui salissaient la fonction royale par leur excès et le caractère vindicatif et cruel qu'elles révélaient, furent accueillies par l'assistance, pourtant presque entièrement composée des complices de Fabrek, avec une secrète et silencieuse consternation. Beaucoup alors regrettèrent d'avoir contribué à porter au pouvoir un homme qui dès son intronisation, commençait à révéler son caractère bas, tyrannique et pervers. D'autres, moins nombreux, commencèrent même à penser qu'un coup d'état pouvait très bien en effacer un autre et qu'il faudrait rapidement mettre fin au règne de ce monstre. Et si Fabrek n'avait pas à ce moment été obsédé par sa vengeance, il se serait rendu compte que ce lourd silence portait lui aussi en germe son propre arrêt de mort.

La sentence fut exécutée rapidement. Matiek fut roué dans des hurlements de souffrance. Il fut ensuite attaché avec Natak, les membres fracassés, à l'un des piliers de la salle. Il râla deux jours et deux nuits dans ses bras avant de mourir. Elle dut ensuite subir pendant 3 jours et 3 nuits, l'horreur de sentir son corps sans vie, se décomposer contre le sien. Quand elle fut enfin détachée pour être exposée sur la grand'place, face au temple de Tanak, elle était devenue à moitié folle.

Mais, pendant ce temps, de tragiques événements précipitaient la chute du royaume Femek. En effet, après avoir saccagé Egbek, les troupes Mastok se répandirent, en longues colonnes sanglantes, sur tout le pays, y répandant la terreur, la violence et la mort.

Leur invasion fut grandement facilitée – outre le fait que le nouveau roi tarda volontairement à organiser la résistance militaire - par le fait que se déroulaient à ce moment les fêtes de la lune. Pendant sept jours, dans tout le pays Femek, la vie quotidienne était suspendue. Le peuple pouvait alors se livrer à toutes sortes d'excès et de transgressions : déguisements, défilés grotesques, festins gigantesques, beuveries interrompues, et bien sûr débauche générale. Le peuple femek, transformé en une immense bande d'ivrognesses surexcitées, se livrait alors à toutes les transgressions sexuelles imaginables : la riche maîtresse couchait alors publiquement avec son palefrenier, la vieille avare édentée avec sa jeune servante, la mère avec sa fille, la cavalière émérite célébrait solennellement ses noces avec son étalon favori. Les maîtresses devaient obéir à leurs esclaves mâles, et ceux-ci étaient autorisés ce jour-là à faire publiquement étalage de leur désir et à courtiser voire à violenter les femmes de leur choix. D'autres excitaient eux-mêmes leur sexe avec leurs propres mains, au vu et au vu de toutes, en contemplant ces spectacles dégradants. Bien sûr, cette immense orgie, à l'échelle d'un pays tout entier, se traduisait aussi par un relâchement général de la discipline militaire, les guerrières femek étant alors trop occupées à s'aimer entre elles où à faire venir dans leurs casernes des hordes d'esclaves mâles pour satisfaire leurs désirs.

Un autre élément contribua à faciliter la prise de plusieurs villes et villages femek par les troupes ennemies. Les consciences étaient en effet si obscurcies par la débauche et par le bouleversement total de toutes les règles et habitudes quotidiennes que les troupes mastok furent parfois confondues, dans les premiers instants de leur arrivée, avec des bandes de fêtards déguisées. Elles furent donc accueillies par la foule avec des transports d'allégresse. Et quand elles se mirent à agresser et violenter les femmes, celles-ci ne comprirent parfois pas tout de suite qu'il ne s'agissait pas là d'un jeu, mais d'une invasion brutale et sans remède. On a même rapporté le cas d'un ou deux forts femek dont les soldates demi-nues ouvrirent joyeusement les portes aux troupes mastok, pensant qu'il s'agissait là d'un renfort d'esclaves déguisés. Ceux-ci bien sûr s'empressèrent de les passer au fil de l'épée avant qu'elles n'aient, perdues comme elles l'étaient dans les brumes de l'ivresse, réalisé leur mortelle méprise.

En peu de jour, les forces mastok progressèrent ainsi dans un pays trop occupé de ses licences pour comprendre qu'il était en train de périr sous les coups de son pire ennemi. Dans chaque ville et chaque province soumise, des *dictadons*, proconsuls nommés par le roi Fredek, firent immédiatement régner la terreur et promulguèrent les nouvelles lois : privées de leur statut de citoyennes, les femmes avaient désormais interdiction de participer aux assemblées délibératives et d'être désignées à une quelconque fonction électorale. Elles étaient désormais tenues d'obéir en toutes choses au mâle chef de famille, père, époux ou fils aîné, qui avait sur elles droit de vie et de mort. Leurs parts d'héritage étaient

réduites à la portion congrue par rapport à celles des mâles, et leurs biens mis sous la tutelle d'un homme de leur famille. Elles étaient sommées de s'enfermer chez elles pour s'occuper de leur foyer, de leur progéniture, et pour s'appliquer à donner en toutes choses et en toutes circonstances satisfaction au mâle dont elles étaient désormais la propriété. Elles ne devaient se conduire dans les lieux publics qu'avec la plus extrême décence, portant un voile cachant à moitié leur visage et baissant les yeux au passage d'un homme. La femme coupable d'adultère devait être lapidée. Les petites filles ne devaient manger que la moitié de la part réservée à leurs frères pour que leur croissance soit entravée et qu'elles deviennent à l'âge adulte plus chétives que les hommes. Quant aux maisons de plaisir, leurs pensionnaires masculins furent remplacés par des femmes captives désormais mise à la disposition des mâles.

Ces annonces publiques étaient accompagnées de cérémonies sanglantes où les femmes symbolisant l'ancien pouvoir – omnipotes représentant la reine dans les provinces, archontes et taxiarques qui avaient dirigé l'ancienne armée, plus quelques aristocrates particulièrement identifiées avec l'ancien régime – étaient publiquement humiliées pour subir ensuite une mise à mort ignominieuse ou être réduite au statut d'esclaves à soldats, après avoir été marquées au fer.

Quelques tentatives de résistance eurent cependant lieu. Des groupes isolés de guerrières femek tendirent des embuscades sur les arrières des armées mastok. Quelques omnipotes et taxiarques en fuite tentèrent d'organiser une résistance dans les zones reculées du pays. Quelques femmes courageuses osèrent même crier dans les rues de certaines villes, leur poitrine dénudée en signe de protestation, qu'elles n'accepteraient jamais de vivre sous la tyrannie masculine. Mais la répression fut si féroce – bourgades passés au fil de l'épée, récoltes brûlées réduisant des régions entières à la famine, déportations en masse vers le pays mastok – que ces courageuses résistantes n'eurent bientôt le choix d'entre la mort au combat, le suicide et la soumission.

Face à ces événements terribles, les hommes du royaume femek étaient partagés entre des attitudes très diverses.

Une petite minorité, fidèles par caractère à l'ordre ancien des choses ou tout simplement attachés aux femmes dont ils partageaient la vie en tant que père, époux, frère, fils ou même esclave, prirent plus ou moins ouvertement parti pour la résistance.

D'autres hommes, depuis trop longtemps humiliés dans leur âme comme dans leur chair, ou tout simplement cruels et violents par nature, tirèrent au contraire parti des nouvelles lois pour établir sur les femmes une domination impitoyable et outrancière. Certains s'habituaient à battre, avec délectation, leur ancienne maîtresse<sup>6</sup> sous n'importe quel prétexte, se vengeant ainsi d'années d'humiliations. D'autres cantonnèrent avec perversité à des tâches exclusivement domestiques des femmes dont ils connaissaient l'amour pour les exercices physiques et la vie au grand air. Et beaucoup donnèrent aussi libre cours à leurs fantasmes refoulés depuis toujours, lors de jeux érotiques où le pouvoir d'initiative avait changé de camp.

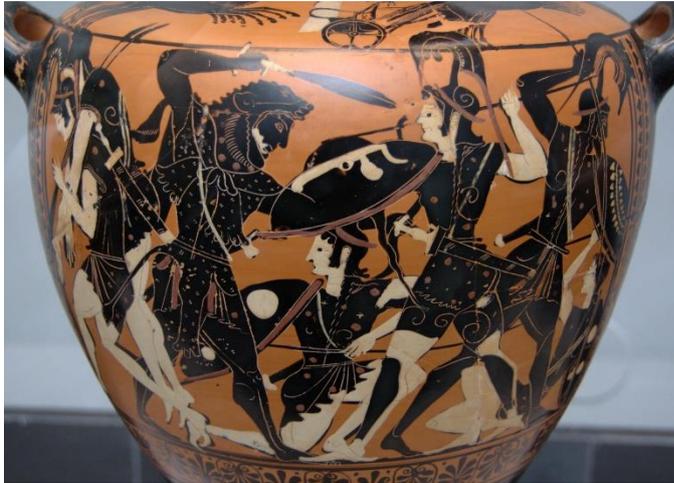
---

<sup>6</sup> Les linguistes ont récemment mis en évidence le fait que le mot « maîtresse » (karatelik), utilisé en langue masturienne contemporaine pour désigner une femme avec laquelle un homme entretient une liaison hors mariage est en fait une lointaine déformation du très ancien terme « karatelic », qui en langue femeko-mastékienne archaïque, désignait la propriétaire d'un esclave mâle (note de l'adaptateur).

Mais la grande majorité des hommes s'accommoda tranquillement du nouvel ordre des choses, comme ils s'étaient auparavant accommodés de la soumission à leur épouse et leur mère aimées. Pour tous ces braves gens placides et pacifiques, les nouvelles lois ne changèrent au fond pas grand-chose au quotidien de leur existence familiale, avec leurs soucis et leurs moments de bonheur, où les relations de force dépendaient finalement surtout du caractère plus ou moins bien trempé des protagonistes. Et beaucoup d'hommes faibles ou immatures restèrent ainsi dominés par leurs compagnes, qui continuèrent à diriger leur foyer comme elles l'avaient toujours fait.

Et même dans cet ordre nouveau officiellement caractérisé par leur soumission aux hommes, les femmes réussirent, dans le secret des foyers, à maintenir *de facto* leur pouvoir par mille moyens subtils : obligation pour leurs compagnons de se plier, sous peine de récriminations immédiates et de disputes sans fin, à des milliers de micro-règles très précises dans la vie quotidienne ; mise en oeuvre d'une gamme de brimades minuscules mais très efficaces allant de la confiscation du dessert préféré au refus du massage de pieds vespéral, en passant par la privation de sommeil induite par de longues disputes nocturnes.... Soumis à ce régime de harcèlement permanent, les hommes, même parmi ceux qui semblaient les plus fermement attachés au principe de la domination masculine, finissaient habituellement par capituler et à obéir en toutes choses à leur femme dans la vie domestique, même s'ils affectaient dans la rue de marcher crânement à trois pas devant elle, celle-ci le suivant humblement, la tête à moitié couverte d'un voile.

## Chapitre 3 : Le repos des guerrières



La panique commençait à gagner la capitale femek. Irдин ne s'était réveillée de l'ivresse de l'orgie et des supplices infligés à ses anciennes princesses que pour apprendre, effarée, la nouvelle de l'invasion mastok. Alors qu'habituellement les guerres avec le royaume ennemi étaient cantonnées dans les lointaines régions frontalières, prenant la plupart du temps la forme de quelques rapides escarmouches destinées à razzier des esclaves dans les villages reculés, voilà qu'à l'issue d'une invasion éclair, les troupes mastok se

trouvaient maintenant à moins de trois journées de marche de la capitale. Beaucoup de temps avait été perdu à cause des fêtes de la Lune et de la chute sanglante de la reine Mariak, et aucune résistance coordonnée n'avait été encore organisée (ce que le peuple ne savait pas, c'est que ce retard était en fait imputable au machiavélique plan de Fabrek, visant à faciliter l'occupation du royaume femek et la destruction de son régime matriarcal).

Lasse de couvrir d'insultes et de coups la Reine et sa sœur Natak, qui maintenant gisaient, à moitié inconscientes, sur le pilori couvert d'ordures et de sang où elles étaient toujours attachées, la foule se pressait maintenant devant le grand balcon du palais, avide d'entendre quelques nouvelles rassurantes de la bouche du nouveau roi.

Cloîtré dans son palais avec Jezak et ses gardes, Fabrek se taisait. Il savait que son inaction favorisait ses projets. Cependant la foule se faisait chaque jour plus inquiète, plus insistante. Il fallait agir, ou plutôt faire semblant d'agir pour défendre le pays, avec toutefois suffisamment de maladresse voulue pour transformer l'ultime résistance en un désastre irrémédiable. Et, dans le plan diabolique que Fabrek était en train de concevoir, la garde royale jouait un rôle central.

Depuis qu'elle avait été créée, 300 ans auparavant, par la reine Caralak, fondatrice de la dynastie des Argides, cette garde s'était imposée comme une institution majeure dans la vie politique et militaire du pays. Ses 2000 membres aguerries, cantonnées dans une caserne communiquant directement avec le palais royal, étaient considérées comme un rempart invulnérable défendant la vie de la reine et sa famille. Dans les situations de crise politique, c'est la volonté de ses officières supérieures et de ses troupes qui, bien souvent, décidaient du choix d'un nouveau monarque ou de la destitution de l'ancien. La chef des gardes elle-même était, juste après la reine, l'une des personnalités les plus puissantes du royaume, et disposait même, insigne honneur réservé au principe aux seules princesses du sang, de son androcée personnel. Les officières et mêmes les simples hoplines étaient comblées d'honneurs et de richesses par le palais.

La garde jouissait aussi d'un immense prestige dans le royaume. Son uniforme rutilant suscitait l'admiration des foules qui les voyaient défiler les jours de fêtes. Toutes les femmes du royaume

avaient en jour rêvé d'en porter les prestigieux attributs : les longues cnémides en bronze qui épousaient les jambes et étaient prolongées le long des cuisses par des lambrequins de cuir entrelacés ; la chemise en lin à manche courte dont semblaient jaillir, comme d'un écrin précieux, les hanches puissantes et les bras musclés des guerrières; la cuirasse de cuivre doré, rehaussée de magnifiques motifs martiaux, et qui moulait, étincelante au soleil, leur poitrine généreuse ; le long manteau rouge élégamment maintenu sur l'épaule par une large boucle de métal, et qui flottait au vent comme un étendard ; les armes terribles qu'elles empoignaient avec leurs gants de cuir noirs, glaive et épée tranchantes, sarisse et javelots qui perçaient les poitrines, bouclier rond utilisé autant pour assommer que pour se protéger ; enfin, le magnifique casque de bronze, surplombé d'un cimier rouge vif en crin de cheval qui achevait de donner à leur port une allure altière. Ainsi harnachés, elles ressemblaient à des demi-déeses, dont l'expression belliqueuse était en outre rehaussée par le terrifiant maquillage de guerre qui ornait leur visage. Quant aux cataphractaires, ces cavalières chevauchant à cru, cuisses ouvertes, leurs puissants destriers avec lesquelles elles semblaient se confondre dans une indéfectible et permanente étreinte, on aurait dit des créatures mythiques, mi femme, mi-cheval.

Combien de légendes admiratives ne circulaient-elles pas sur les extraordinaires faits d'armes de ces phalanges guerrières, les batailles gagnées à une contre dix, les villes prises par surprise d'un seul assaut puissant, les héroïques sacrifices consentis pour empêcher la perte d'une bataille... Sans compter tous ces beaux prisonniers mastok qu'elles ramenaient dans leur camp après le combat, libre à elles d'en jouir à leur guise avant de les vendre sur le marché aux esclaves... Et beaucoup de ces guerrières, mêmes celles dont les origines étaient des plus obscures, n'avaient-elles pas ensuite réussi, une fois anoblies pour leurs faits d'armes, une brillante carrière à la cour ? Aussi, les jeunes filles du royaume rêvaient-elles toutes de faire un jour partie de cette prestigieuse phalange.

Celle-ci avait maintenu, au fil des âges, sa valeur par un recrutement largement ouvert à toutes les classes de la société, contribuant ainsi à renouveler en permanence le sang de la caste supérieure femek par la promotion des meilleurs éléments du pays. Les filles de paysannes, de colporteuses ou de commerçantes pouvaient en effet prétendre y être admises, au même titre que les filles des plus grandes familles aristocratiques, à condition bien sûr d'avoir passé avec succès des épreuves de courage et d'endurance d'une extrême difficulté. Elles étaient ensuite soumises pendant deux ans, en tant que vélites, à un entraînement militaire très intense, complété par une formation morale très soignée qui en faisait des femmes pieuses et entièrement dévouées à la reine. Elles devaient aussi, au moment du serment qui faisait d'elles des hoplines à part entière, jurer de ne jamais tomber vivantes entre les mains des soldats mastok afin que leur prestigieuse phalange ne soit pas souillée, à travers elles, par le traitement dégradant qu'ils leur auraient infligé.

Il leur était également interdit, pendant toute la durée de leur engagement, de se marier. Elles étaient autorisées à s'amuser comme elles le désiraient avec des amants serfs ou esclaves, mais la grossesse était par contre sanctionnée par une exclusion immédiate de la garde – évènement qui d'ailleurs n'était pas considéré comme humiliant car il résultait de la nature des choses, mais qui par contre représentait pour beaucoup de ces femmes souvent ambitieuses une perspective peu séduisante. C'est pourquoi elles faisaient souvent appel à d'expertes sages-femmes qui les délivraient, en cas de besoin, de leur encombrant fardeau.

Cet interdit avait également une autre et importante conséquence. Ces guerrières d'élites, conscientes de la supériorité de leur sexe et des désagréments potentiellement associés à une fréquentation trop assidue des mâles, avaient en effet une forte tendance à rechercher entre elles les consolations de la tendresse et les exaltations du plaisir.

Ce comportement était d'ailleurs favorisé par certaines traditions ancestrales de la garde royale. Les hoplines étaient en effet encouragées à former des couples, unissant presque toujours une guerrière expérimentée et une jeune vélite qui à partir de ce moment ne se quittaient plus. Elles dormaient ensemble dans le même lit ou sous la même tente à deux places. Dans les casernes, elles pratiquant ensemble les exercices d'athlétisme et de danses en arme. Une fois en campagne, elles subissaient ensemble les marches interminables et les privations, et partaient ensemble en maraude pour rapporter quelques subsistances au bivouac. Puis elles mangeaient, se lavaient et se reposaient ensemble. Et, le jour venu, elles combattaient côte à côte. Leurs cheffes espéraient ainsi favoriser, non seulement la transmission du savoir guerrier, mais aussi l'épanouissement de liens amoureux puissants qui décuplèrent l'ardeur des hoplines au combat, chacune étant prête à exposer sa vie pour sauver celle de son amant.

Car, bien entendu, ce n'était pas seulement l'art de la guerre qui se transmettait au sein de ces couples. Les longues heures mornes de la vie de caserne, les angoissantes veillées nocturnes au cours des campagnes, favorisaient également des rapprochements d'une nature plus tendre. La guerrière la plus expérimentée apprenait alors à sa pupille l'art des caresses et des baisers. Elle guidait sa main et sa bouche vers les recoins secrets d'où le plaisir ne demandait qu'à jaillir. Et les puissants soupirs que l'on entendait dans les tentes, durant les nuits précédant les batailles, n'exprimaient pas pour la plupart l'attente anxieuse d'une mort douloureuse, mais l'accès répété à des extases partagées.

D'autres soupirs se faisaient aussi entendre au soir de la bataille. Certains exprimaient une douleur atroce, lorsque l'une de ces braves guerrières pleurait la mort de la compagne qu'elle n'avait pas su protéger des flèches et des glaives mastok. Mais il y avait aussi beaucoup, beaucoup de soupirs de plaisir. Chaque victoire ramenait en effet son butin de soldats mastok prisonniers. Et si ceux-ci n'avaient pas été trop abîmés au cours de la bataille, ils pouvaient alors être utilisés pour agrémenter le repos des guerrières. Dans chaque compagnie, les taxiarques procédaient alors à la distribution des prisonniers, affectant les plus beaux d'entre eux aux hoplines les plus valeureuses – sans oublier bien sûr de se servir les premières, ce qui ne manquait jamais de provoquer des récriminations, des jalousies et parfois même des rixes mortelles.

Les guerrières ramenaient ensuite leur butin dans leur tente. Tous les cas de figure étaient alors possibles. Il n'était pas rare qu'une veuve récente, pour venger sa compagne défunte, mette cruellement à mort son prisonnier, parfois après fait subir à sa virilité les outrages les plus atroces. Dans d'autres cas, les deux amantes se partageaient le même esclave, ce qui donnait lieu à des parties triangulaires très animées. Parfois aussi, elles prêtaient leur prisonnier aux soldates d'une tente voisine après avoir tiré de lui ce qu'elles en attendaient. C'était le plus souvent à titre gracieux – camaraderie entre combattantes oblige – mais il n'était pas rare que, les soirs de pénurie, lorsque les prisonniers n'étaient pas assez nombreux, s'organise un sordide et vénal trafic. Enfin, il arrivait souvent qu'après quelques libations joyeuses, les guerrières de plusieurs tentes décident de mettre leurs prisonniers en commun pour varier un peu les plaisirs. Quant aux officières de haut rang, archontes et taxiarques, si

elles devaient, selon le règlement, se contenter en principe des officiers supérieurs du camp adverse - hélas trop souvent âgés -, il n'était pas rare qu'elles s'attribuent discrètement, au moment du partage, un jeune soldat bien musclé et au torse prometteur.

Mais pour que la fête ne soit pas manquée, encore fallait-il s'assurer de la coopération et de la vigueur des prisonniers. Or ceux-ci étaient souvent épuisés, démoralisés, blessés, ou animés de sentiments hostiles contre leurs nouvelles propriétaires qu'ils avaient parfois vu tuer, quelques heures plus tôt, leurs propres amants au combat. Pour raffermir leur désir défaillant, les gardes royales avaient mis au point plusieurs techniques dont la combinaison se révélait presque toujours infaillible, leur permettant de disposer de mâles prêt à leur donner du plaisir jusqu'à l'épuisement complet de leurs forces, parfois même jusqu'à la mort.

Tout d'abord, elles faisaient absorber aux prisonniers, au moment du partage, une puissante potion d'amour, qui après une heure ou deux, leur donnait une vigueur exceptionnelle et surtout très durable, capable de perdurer même après de nombreuses étreintes poussées jusqu'à leur terme. Une fois seules avec eux dans leur tente, elles excellaient ensuite à exciter leur désir par des danses lascives, où elles se dépouillaient progressivement devant eux de tous les éléments de leur uniforme : le glaive qui avait transpercé le cœur de leur meilleur ami, le casque à crinière qui les avait tant ébloui et effrayé, les cuissardes de cuir encore imprégnées de la sueur du combat, la cuirasse qui les avaient protégées contre leurs coups, le bouclier avec lequel elles les avaient assommés pour les faire prisonniers, les épais gants de cuirs avec lesquels elles les avaient brutalement traînés vers le camp femek, enfin la fine chemise de lin souvent couverte du sang encore frais de leurs frères d'armes. Elles apparaissent alors devant eux dans la beauté éblouissante et tentatrice de leurs formes sculpturales, leur corps nu ondulant dans l'attente du plaisir donné et reçu. Puis elles se rapprochaient d'eux et s'employaient à exciter leur désir par toutes sortes de caresses et de baisers savants. Certaines allaient même jusqu'à leur jouer un peu de musique ou leur chanter un poème d'amour, mais cette pratique était assez mal vue par la hiérarchie femek.

A ce moment, la plupart des prisonniers, ayant oublié leur fatigue et ravalé leur rancœur, étaient déjà parfaitement disposés à se plier aux exigences de leur nouvelle maîtresse. Certains, cependant, résistaient davantage, et il fallait alors se résoudre à employer avec eux la manière forte. Ils étaient alors allongés, solidement attachés à des poutres de bois prévues à cet effet, et étaient soumis par plusieurs guerrières à un violent régime d'excitation érotique qui bientôt, les réduisant à merci, ne leur laissant pas d'autre choix que de pénétrer, l'une après l'autre, chacune d'entre elles dans la position exigée. Mais les gardes royales, qui conservaient tout de même un vague sentiment de respect pour le malheur des guerriers vaincus, ne procédaient à ce viol collectif qu'en toute dernière extrémité.

Ces ébats, cependant, ne duraient qu'une nuit. Au matin suivant, en effet, les marchands d'esclaves envahissaient le camp, et ceux des prisonniers qui n'avaient pas été tués à la tâche amoureuse leur étaient alors vendus. Ils partaient ensuite, couvert de chaînes, vers les mines ou les maisons de plaisir qui constitueraient désormais le triste décor de leur nouvelle destinée. La guerre pouvait alors reprendre son cours, avec la promesse exaltante de nouvelles voluptés en cas de victoire.

Ces habitudes de campagne comportaient plusieurs graves inconvénients. Il y avait d'abord le risque de capture en cas de défaite. Les gardes royales femek étaient alors soumises à des traitements

particulièrement dégradants, d'autant que toute l'armée mastok victorieuse se pressait alors en rangs serrés pour profiter d'un butin aussi prestigieux. C'est pourquoi une règle suprême exigeait des hoplines qu'elles mettent fin à leurs jours afin de n'être pas ainsi profanées. Au cours de la célèbre bataille d'Urundir, de triste mémoire<sup>7</sup>, la phalange noire s'était ainsi trouvée encerclée au sommet d'une colline. Jugeant la situation désespérée, leur archonte leur avait alors ordonné de s'entre-égorger.

Elles avaient obéi avec une admirable discipline, l'amante transperçant d'abord sa jeune amante, l'hipponte tuant ensuite les survivantes de ses 10 hoplines alignées devant elles, puis les taxiarques tuant leurs 10 hippontes avant de tendre elles-mêmes leur gorge à l'archonte. Un fait d'arme, qui, 300 ans plus tard, était encore commémoré avec émotion dans toutes les casernes du pays le jour anniversaire de la bataille. Mais une sombre légende entourait ce fait glorieux, puisque les guerriers mastok, ivres de rage de voir leur butin leur échapper, auraient profané par vengeance les corps sans vie mais encore chauds, des courageuses vaincues.

Un malheur pire encore se produisait lorsque l'une de ces guerrières, soit par une défaillance de son courage, soit parce qu'une blessure ne lui en laissait pas la possibilité, ne parvenaient pas à s'ôter la vie, tombant alors vivante aux mains des guerriers mastok. Un sort infâmant de filles à soldats les attendaient alors jusqu'à la fin de leurs jours. Les mastok poussaient dans ce cas la cruauté jusqu'à faire claironner par leurs hérauts d'armes, la veille des batailles, le nom de ces malheureuses, sans oublier de préciser les lieux où elles étaient contraintes de satisfaire les soldats ainsi que le nombre de ceux qui en avait ainsi tiré du plaisir. Leurs familles étaient alors plongées dans l'affliction et dans la honte.

Une deuxième difficulté survenait lorsque, quelques jours après ces nuits plaisir, l'une ou l'autre des guerrières femek s'apercevait que la mauvaise semence mastok était en train de germer en leur flanc. Fort heureusement, une armée de sages-femmes accourait alors pour mettre fin à ces grossesses inopportunes. Il n'en restait pas moins que les pertes dans les rangs des gardes royales étaient régulièrement augmentées, 9 mois après chaque bataille, du contingent de celles qui n'avait pas pu ou pas voulu renoncer à être mères, et devaient alors quitter le service. Cette situation n'était d'ailleurs pas considérée comme une cause d'infamie, la grossesse ayant été déclenchée dans des circonstances particulièrement glorieuses pour cette guerrière. Il arrivait même parfois que celle-ci, prise d'affection pour le père de son enfant, aille le racheter dans la mine ou la maison d'amour où il était enfermé pour en faire son propre esclave domestique.

Mais, même si elles n'étaient pas insensibles aux appels de l'amour et de la maternité, les gardes royales étaient avant tout des femmes de devoir, fanatiquement attachées à la défense de leur reine et de leur pays.

Et c'est d'ailleurs cela qui, en ce moment même, faisait l'objet de toutes les préoccupations de Fabrek et de Jezak.

---

<sup>7</sup> Cette bataille eut sous le règne de la reine Saydyn III, avant-dernière monarque de la IV<sup>ème</sup> dynastie, et donc une vingtaine d'années avant l'arrivée au pouvoir des Argides (note de l'adaptateur).

Certes, celle-ci disposait sur ses troupes d'une autorité absolue, appuyée à la fois sur son prestige de guerrière et sur la terreur qu'elle inspirait. Elle-même, esclave sensuelle de Fabrek, était prête à lui obéir en toutes choses. Il n'en demeurait pas moins que des murmures avaient été entendus dans les rangs. La reine Mariak était aimée par ses gardes, et sa destitution ignominieuse avait été perçue comme injuste par certaines. L'idée d'être désormais dirigées par un homme allait à l'encontre des principes sacrés qu'elles avaient juré de défendre jusqu'à la mort. Et la personnalité même de Fabrek, la cruauté dont il avait publiquement fait preuve lors du supplice de Natak, les éclairs de folie meurtrière qui parfois illuminaient son regard d'une lueur effrayante, les débauches de plus en plus fréquentes auxquelles il se livrait avec de petits garçons et surtout avec des fillettes, suscitaient dans les troupes un mouvement de répulsion.

Deux incidents avaient d'ailleurs déjà éclaté. Jezak avait fendu d'un coup de massue la tête d'une taxiarque qui avait publiquement traité Fabrek de « sale cochon puant ». Et, le lendemain même, elle avait dû faire arrêter trois hoplines, qui avaient évoqué l'idée d'assassiner Fabrek lors de leur prochain tour de faction et avaient été dénoncées par leurs sœurs loyales. Soumises à la torture, elles avaient tout avoué et avaient ensuite été jetées vivantes aux crocodiles, leurs membres démantibulés et leur sexe fermé par une couture sanglante.

Mais cette sentence terrible, si elle avait rétabli la discipline par la terreur, avait elle-même insufflé un climat de haine, de division et de défiance au sein de la garde royale, autrefois si fortement soudée par une foi commune et par la conscience de partager un glorieux destin. Bref, Jezak et Fabrek avaient désormais peur de celles-là même qui étaient chargées de les protéger, et qui, subitement, pouvaient retourner contre eux leur armes avec une oh ! combien redoutable efficacité. Et c'est cette crainte lancinante, autant que la situation militaire désespérée du royaume, qui faisait à cet instant l'objet de leur entretien en tête-à-tête, sur le lit défait où Fabrek avait tenue attachée Jezak toute la nuit, l'humiliant et abusant d'elle à sa guise.

- *Il y a peut-être une solution, dit Fabrek. Les mastok sont déjà arrivés à Urbar, à trois jours de marche. On pourrait envoyer toute la garde royale au croisement des routes d'Urbar et de Syndir pour essayer de les arrêter avant qu'ils n'arrivent ici.*

- *Oui, mais, elle risque d'être prise entre en tenaille entre les deux colonnes de Bifstek et de Rumstek qui vont sans doute converger là pour lancer l'assaut par le nord.*

- *Il faut essayer, c'est notre dernière chance.*

- *Oui, mais seules, à une contre 20, elles sont pratiquement sûres d'être massacrées jusqu'à la dernière.*

- *Pas si on les renforce par les milices d'Irdin.*

- *Tu sais bien que ces milices n'ont aucune valeur militaire. Tout ce qu'elles savent faire, c'est ramasser les ivrognesses dans la rue le lendemain des fêtes de la Lune. Et encore, quand elles ne sont pas ivres elles-mêmes. Dis plutôt que tu veux te débarrasser de la garde en la faisant massacrer...*

- *N'est-ce pas une mort héroïque, que de tomber à une contre 20 en défendant son pays dans une ultime bataille ?? Je serai heureux pour elles si elles connaissent ce sort glorieux.*

- *Oui, et comme ça tu seras débarrassé d'elles et tu ne risques pas de te faire égorger par tes propres gardes. Mais, si elles meurent toutes, qui protégera le palais en attendant les troupes mastok ? La foule elle aussi commence à gronder contre nous...*

- *J'ai quelques dizaines de partisans parmi les esclaves du sérail. On les armera, et ils feront bien l'affaire pendant une journée ou deux...*

- *Quoi ? Ces hommelettes, juste bons à jouer de la lyre en tortillant leur buste devant les femmes ? Justes bons à s'allonger sur un lit pour nous donner du plaisir ?*

Tout le mépris ancestral de Jezak pour le sexe faible, expression d'une longue tradition de domination matricarcale, explosait dans ses paroles.

- *N'oublie pas que ces hommes, avant d'être réduit à l'état d'esclaves et d'objets de plaisir par vos soins, furent un jour de courageux guerriers mastok.*

Fabrek pensait avec rage à sa propre vie brisée, à sa capture, et aux humiliations sans fin auxquelles il avait ensuite été exposé.

- *Peuh !!! Ils n'avaient qu'à s'ôter eux-mêmes la vie s'ils voulaient éviter l'esclavage, comme nos braves guerrières le firent sans hésiter à Urundin. Mais ils n'ont pas eu ce courage... Ils savaient bien ce qui les attendait en restant en vie.*

Fabrek bondit de rage. Les paroles de Jezak lui rappelaient ce triste soir de la bataille d'Urfar, où, blessé à la jambe, il avait tenté à plusieurs reprises de se percer le cœur à l'aide de son glaive pour ne pas être capturé. Mais, seul de sa cohorte, il n'en n'avait pas eu le courage. Il avait alors été fait prisonnier par une hopline qui l'avait ramené dans sa tente, pour le partager, toute la nuit, avec deux autres guerrières. Il gardait de ce jour de honte et de cette atroce nuit de plaisirs une plaie secrète et profonde que les mots insultants de Jezak venaient de rouvrir brutalement. Il saisit son fouet et en clingla violement le visage de Jezak.

- *Quoi, sale femelle femek, tu oses insulter les glorieux guerriers mastok ? Tu oses insulter ton roi ?*

Jezak, le visage barré d'une longue balafre violacée, bondit du lit et prit son glaive.

- *Je vais te faire payer tes insultes et tes crimes, sale esclave mastok.*

Fabrek était peut-être un affreux personnage, mais il n'était pas un lâche.

- *Lâche ce glaive, Jezak, et agenouille-toi devant ton maître. Si tu m'obéis, je ferai de toi la reine du royaume femek et tu régneras à mes côtés.*

Jezak alors hésita. Et dans cette hésitation, c'était le destin de la civilisation femek qui se jouait.

Si elle tuait Fabrek de son glaive, elle pouvait encore galvaniser sa garde, rameuter les troupes des environs de la capitale, s'enfermer derrière les puissantes murailles d'Irdin et laisser s'épuiser dans un siège sans fin l'armée mastok. Celle-ci serait alors ravagée par les maladies pendant la mauvaise saison, puis peut-être vaincue par une armée de secours venue du sud du royaume, encore épargné par l'invasion. Même si les chances de succès n'étaient pas très grandes, cette stratégie pouvait tout de même réussir. Jezak pourrait alors porter la guerre en pays mastok et punir l'ennemi de son impudence d'une éclatante façon. Et elle pourrait ensuite se faire elle-même couronner reine des deux royaumes.

Mais avant de frapper, Jezak regarda une dernière fois Fabrek. Et dans ses yeux, elle vit le regard impérieux d'un maître qui lui promettait de douloureux et humiliants châtiments en cas de désobéissance. Elle lut dans ce regard que si elle ne le frappait pas, elle serait à jamais, derrière son prestigieux titre de reine, son esclave soumise, secrètement offerte à la concupiscence de tous les hommes de passage pour quelques drapeks<sup>8</sup>. Et cette simple idée provoqua alors en elle une puissante bouffée de plaisir.

Et contre toute logique, contre tous ses intérêts, Jezak choisit alors la soumission. Son glaive s'abaissa, elle s'agenouilla devant Fabrek et baissa la tête.

- *Maître, je ferai comme tu l'ordonnes.*

Quelques instants plus tard, Jezak se précipitait vers la caserne des hoplines pour leurs transmettre les ordres de combat. Elle les fit mettre en rang, puis, montée à cru sur son étalon noir, entourée de son rutilant état-major, elle leur tint de discours :

- *Hoplines, hippones, taxiarques, archontes, l'heure est venue de vous rendre dignes de vos illustres ancêtres. Aidées par une insigne trahison, l'armée mastok a pu pénétrer dans notre royaume par les routes des Montagnes bleues, semant la mort et la honte sur leur passage. Déjà, Urbar, Bellek, Takmim sont tombées entre leurs mains. Ils seront dans trois jours sous les murailles de notre capitale sacrée si vous ne les arrêtez pas. Voulez-vous que vos sœurs soient réduites en esclavage comme l'ont déjà été celles des cités conquises ?*

- *Non, non, jamais nous ne l'accepterons !!* Répondirent instantanément mille voix assurées.

- *Voulez-vous être dignes de celles qui, autrefois, sacrifièrent héroïquement leur vie à la bataille d'Urundir pour ne pas être souillées par les infâmes guerriers mastok ?*

---

<sup>8</sup> Le drapek était l'unité monétaire la plus faible du royaume femek, équivalent à nos centimes actuels. Il fallait douze drapeks pour faire un undirin, 20 undirin pour faire un kobeli, et 100 kobeli pour faire un dakin. Le dakin était une monnaie d'or qui portait sur une face l'effigie de la reine et sur l'autre un bouclier et un glaive, emblèmes du royaume femek. Les faux-monnayeurs étaient passibles de supplices particulièrement cruels. Les femmes étaient cousues dans un sac de cuir avec un loup en rut jusqu'à ce qu'il les dévore après les avoir pénétrées. Les hommes étaient exposés sur la place publique pour être violés et humiliés par les passantes jusqu'à ce mort s'ensuive. Leurs parties génitales étaient alors coupées et jetées aux crocodiles sacrés (note de l'adaptateur).

- *Oui, oui, nous le voulons !*
- *Voulez-vous encore goûter avec moi à l'ivresse et aux plaisirs de la victoire ?*
- *Oui, oui, nous le voulons.*
- *Alors, suivez-moi sur le chemin du combat, de la gloire et du sacrifice. A trois journées de marche d'ici, au croisement des routes d'Urbar et de Syndir, des milliers et des milliers de beaux guerriers mastok vous attendent pour vous donner une nuit de plaisir une fois que vous les aurez vaincus !! Voulez-vous tuer et aimer ces hommes jusqu'au dernier ???*
- *Oui, oui, nous le voulons.*

Et mille javelots, mille glaives se mirent à taper en cadence sur les boucliers et les poitrines de bronze, exprimant par un assourdissant tintamarre l'inébranlable résolution de ces femmes-guerrières à tuer, à mourir, à combattre, à vaincre et à aimer leurs ennemis.

Les troupes femek se mirent alors en marche pour traverser les rues de la ville. Jezak chevauchait en tête, escortée par ses archontes et par sa garde personnelle. Puis, venait l'étendard sacré, entouré des joueuses de cornes et de tambours. Ces musiciennes étaient couvertes d'une peau de léopard qui ne masquait qu'en partie la nudité de leurs épaules, de leur poitrine de leurs cuisses. Ensuite arrivaient les cavalières du régiment des amazones cataphractaires, avec leurs javelots et leur casque d'or, montant à cru leurs étalons puissants et soumis, qu'elles conduisaient d'une simple bride de cuir épais enserrant étroitement leur cou. Puis venaient, dans un alignement impeccable, les cinq compagnies de la garde à pied – rouge, blanche, bleue, verte et, prestigieuse entre toutes, la redoutable phalange noire. Leur pas lourd, lent, exactement cadencé, faisait trembler la terre d'une exaltante promesse de violence et de victoire. Suivant la garde, on voyait encore défiler quelques centaines d'archères raflées sur les murs des remparts, puis quelques troupes de soldates ordinaires, plus simplement vêtues que les hoplines de la garde. Enfin, les miliciennes fermaient la marche dans le désordre, avec leurs uniformes et leur armement disparates.

En temps normaux, ce défilé aurait déçu la foule. Les troupes étaient bien moins nombreuses qu'à l'ordinaire, atteignant péniblement quelques milliers - 5000 tout au plus. Les régiments réguliers manquaient pratiquement à l'appel. A la formidable démonstration de puissance incarnée par la garde royale, ne succédait que la vision décevante des faibles troupes, médiocrement vêtues et peu disciplinées, des milices. N'importe quel observateur réaliste aurait immédiatement douté de la valeur militaire de cet ensemble, surtout s'il avait su – chiffre incroyable – que 60000 guerriers mastok étaient en train de converger vers la capitale.

Mais ce jour-là, la foule ne voulait pas être réaliste. L'effroyable réveil qui avait suivi la fête de la Lune, avec l'annonce la brutale invasion mastok, l'avait glacée d'effroi. L'attente, déçue pendant plusieurs jours, de l'annonce d'une contre-offensive, alors que les villes femek tombaient l'une après l'autre, avait créé un insupportable sentiment d'angoisse. Et la confiance dans la valeur guerrière de la garde royale, nourrie par tant d'ancestrales légendes racontées aux veillées, restait intacte dans l'esprit du peuple. Alors, lorsque Fabrek avait annoncé, une heure auparavant, depuis le grand balcon du palais,

que la garde toute entière allait affronter les armées mastok pour leur barrer l'entrée de la ville, l'enthousiasme avait été indescriptible, seuls quelques rares esprits chagrins évoquant les risques de défaite liés à l'énorme disproportion des forces. Et la foule s'était alors massée sur le parcours des troupes pour les couvrir de fleurs et d'enthousiastes bénédictions.

## Chapitre 4 : La chute d'un empire



Le petit cortège guerrier sortit bientôt de la ville par la porte nord pour se diriger vers le carrefour des routes d'Urdin et de Syndar, qu'il atteignit, à marche forcée, au bout de deux jours. Les tentes de la garde royale furent alors dressées pour la nuit. Et tandis que retentissaient, pour la dernière fois, les soupirs d'amour des guerrières enlacées, Jezak, entourée de ses archontes, peaufina son plan.

Même si elle participait en pleine conscience à une trahison, l'instinct de la combattante avait repris en elle le dessus. Elle voulait bien sacrifier sa garde royale, soit !! Mais qu'au moins ce sacrifice s'inscrive à jamais dans l'histoire comme l'ultime et plus glorieux fait d'armes de cette prestigieuse phalange. Dans son

étrange hiérarchie des valeurs guerrières, elle acceptait d'entraîner par trahison ses propres troupes vers la mort, mais pas vers le déshonneur d'une débandade.

Du fait de la disproportion des forces, son plan, tel qu'elle l'exposa à son état-major, était presque entièrement défensif. L'idée était simplement d'user, par un mur impénétrable de lances et de flèches, les assauts des troupes mastok jusqu'à ce qu'elles soient épuisées et n'aient plus d'autre alternative que de battre en retraite. Il serait alors possible d'entamer une poursuite qui harçèlerait leurs forces jusqu'à les reconduire, vaincues, de l'autre côté de la frontière.

Certaines de ses archontes furent surprises du manque d'audace de ce plan très statique. Jezak, en effet, était célèbre pour ses attaques éclairs et ses manœuvres de débordement sur les ailes. Certaines parmi les plus exaltées préconisèrent même de passer directement à l'attaque, cavalerie en tête, afin de surprendre et fragmenter les troupes ennemies avant qu'elles ne se mettent en position, pour ensuite les faire tailler en pièce, un quartier après l'autre, par l'infanterie lourde de la garde tandis sur les arrières, les miliciennes égorgeraient les prisonniers et les blessés avec leurs longs couteaux.

Jezak, cependant, n'eut pas de mal à les convaincre que la disproportion des forces condamnait un tel plan à échec certain.

Avant le lever du jour, elle fit donc disposer ses troupes au sommet d'une petite butte surplombant le croisement des routes d'Urdin et de Syndir. Elles étaient face au nord, c'est-à-dire placée vis-à-vis de la route d'Urdin par où devait arriver la première colonne mastok, tandis que la seconde était attendue, une journée plus tard, venant de l'est.

La première ligne était presque entièrement constituée de la garde royale. La phalange noire était étirée au centre sur 4 rangs, entourée sur ses deux ailes des 4 compagnies de la garde formées en triangle, pointe tournée vers l'ennemi. Leur front était hérissé de très longues sarisses, tenues par les soldats des derniers rangs, et destinées à briser les assauts de la cavalerie ou de l'infanterie ennemie tandis

que les hoplines des premiers rangs affronteraient avec leurs épées-faucilles et leurs haches les ennemis qui auraient réussi à percer la muraille acérée des lances. Cette première ligne était précédée d'une nuée d'archères ayant pour mission de harceler les troupes masteks pendant qu'elles étaient encore immobiles, puis de les décimer au moment de l'assaut avant qu'elles ne parviennent jusqu'aux rangs de l'infanterie lourde.

Les autres troupes à pied avaient été placées en seconde ligne. Les milices les moins sûres se trouvaient au centre, pour ainsi dire sous la protection de la phalange noire et affectée pour l'essentiel à une mission d'extermination des ennemis blessés abandonnés sur le terrain en cas de retraite mastok.

Sur les ailes, derrière les quatre compagnies de la garde, avaient été placés les soldats de l'infanterie régulière, pélastres et gymnètes plus aguerries que les miliciennes, et chargées de venir épauler la garde au cas probable où elle fléchirait sous le nombre. Plus loin encore, sur les côtés du front des troupes, des trous de loups munis de pieux et sommairement cachés par des branchages avaient été creusés à la hâte pour prévenir une probable tentative de débordement par la cavalerie et les chars de l'ennemi.

Enfin, la cavalerie avait été placée en réserve, de manière à faire face, en cas de besoin, à un débordement des lignes femek par les ailes.

Ce plan comportait d'évidentes faiblesses. Il exposait directement en première ligne, et donc à des pertes élevées, les meilleures troupes femek. Il ne prévoyait pratiquement aucune réserve au cas où la seconde colonne mastok déboucherait plus tôt que prévu à l'est, par la route de Syndir. Mais la disproportion des forces était telle qu'on n'avait pas vraiment le choix. On essaierait d'épuiser la première colonne mastok le premier jour, puis de se retourner le lendemain contre la seconde... Enfin, si la première bataille avait laissé assez de survivantes... Bref, les chances de victoire étaient à peu près nulles....

Au petit matin les troupes femek installées sur la butte virent l'armée mastok, arrivée dans la nuit par la route d'Urdin, se mettre en ligne. Une ligne d'une longueur presque double de celle des femek, organisée sur deux rangs compacts d'une épaisseur de 8 hommes chacune, avec les chars sur l'aile gauche et la cavalerie sur l'aile droite. Le spectacle de cette puissance cinq fois supérieure à celle des troupes femek aurait à lui seul suffi à provoquer la panique dans les rangs des milices et de l'armée régulière si celles-ci, placées à contre-pente derrière la garde, avaient été en mesure de le contempler.

Et quand mille tambours et mille cornes de guerre mastok se mirent à sonner tous ensemble, accompagnés des hurlements des guerriers et du vacarme de leurs 25000 glaives contre leurs cuirasses et leurs boucliers, une panique aurait également pu se produire si ce bruit effrayant n'avait pas été couvert, à l'ouïe des troupes femek, par les échos de leur propre musique de guerre, moins fournie mais plus proche. Heureusement, les troupes de la garde, placées en première ligne, et qui étaient désormais pleinement conscientes de l'inévitable catastrophe qui les attendaient, restèrent impavides devant leur mort ainsi annoncée.

Et miracle !!! Pendant toute la première journée, les troupes femek tinrent bon et brisèrent les assauts violents et dix fois répétés de l'ennemi. L'infanterie lourde mastok, qui tenta d'enfoncer la ligne de la

garde, fut décimée par les flèches des archères tandis qu'elle s'enlisait sur les pentes de la butte rendues boueuses et glissantes par la pluie. Les hommes des premiers rangs s'embrochèrent ensuite, poussés par les rangs qui les suivaient, sur les longues lances des phalanges femek. Empêtrés par leur propre nombre, ils ne parvenaient pas manœuvrer. Lorsqu'ils reculaient enfin, les miliciennes sortaient alors des rangs des hoplines pour achever les blessés hurlant de terreur. Dix fois, les troupes mastok revinrent à l'assaut, mais leur élan était ralenti par l'amoncèlement de leurs propres morts qui finirent par former une sorte de rempart devant les lignes de la garde femek. En fin de matinée, l'aile gauche femek, dont les pertes avaient été particulièrement élevées, sembla un moment perdre pied, mais fut efficacement secourue par les troupes régulières de la seconde ligne qui donnèrent ainsi une preuve inespérée de leur valeur.

Sur les deux ailes, les tentatives de débordement n'eurent pas plus de succès. A gauche, les chars mastok, avec leurs essieux équipés de longues faux destinées à trancher les jambes de leurs ennemies, tombèrent presque tous dans les trous de loups où leurs équipages furent égorgés l'un après l'autre par les miliciennes. A droite, la cavalerie femek réussit l'in vraisemblable exploit de repousser une cavalerie mastok 5 fois plus nombreuse. Elle fut aidée en cela par la deuxième ligne d'infanterie, qui parvient à surprendre la cavalerie adverse par un mouvement de flanc, la criblant de flèches et de jets de pierres lancées par les frondeuses. En début de soirée, lorsque les assauts cessèrent, près de 10000 guerriers mastok gisaient, presque tous morts, sur le champ de bataille.

Mais, du côté des femek, les pertes, quoique moindres, avaient été proportionnellement beaucoup plus importantes. 3000 guerrières, soit plus de la moitié de l'armée, avaient été mises hors de combat. La cavalerie de la garde avait été décimée. Les compagnies rouge et verte, placées à la gauche de l'armée, avaient perdu presque les trois quarts de leurs effectifs. Et les soupirs que l'on entendit cette nuit-là dans le camp femek n'exprimaient pas le plaisir pris auprès des prisonniers mastok – il n'y en avait pratiquement aucun, tant la lutte avait été sans merci – mais la souffrance des blessées et des guerrières pleurant leur compagne tuée au combat.

La réunion qui se tint cette nuit-là à l'état-major de l'armée femek fut particulièrement dramatique. La plupart des 6 archontes survivantes (5 autres avaient été tuées au combat) préconisèrent la retraite. Leur raisonnement était simple et réaliste : avec ses forces réduites de moitié et épuisées par le combat de la veille, l'armée femek n'était pas en mesure de résister une seconde journée aux troupes, mêmes amoindries, du général Bistek. Mais il fallait aussi s'attendre à ce que, d'un moment à l'autre, les troupes de Rumstek viennent les prendre de flanc en débouchant de la route de Syndir. Prise en étau, les femek étaient alors pratiquement sûres d'être anéanties. Mieux valait faire retraite par la route d'Irdin, encore libre, et se barricader derrière les murailles de la ville en attendant une hypothétique aide de l'armée du sud, ou plutôt un miracle divin tant la situation paraissait désespérée.

Mais Jezak prônait au contraire la résistance sur place : elle évoqua pêle-mêle, la honte d'une retraite sans gloire, le risque de voir celle-ci se transformer en débandade du fait de la panique probable des milices, l'arrivée de très hypothétiques renforts qui viendraient combler les vides dans les rangs de l'armée... Autant d'arguments peu convaincants pour des militaires expérimentées comme l'étaient ses archontes.

- *A une contre 10, avec une armée risquant d'être prise de flanc, il faut immédiatement décamper pour sauver ce qui peut l'être.*
- *A la bataille de Sheskin, la glorieuse reine Baskir 1<sup>er</sup> a ordonné elle-même la retraite. Trois mois plus tard, elle écrasait les mastok à Ramsar.*
- *Mes troupes sont épuisées. Elles ne seront pas capables d'affronter une seconde journée de bataille. Elles doivent immédiatement se replier sur Irdin sous peine d'être anéanties.*

Mais, après quatre heures d'une épuisante et dramatique réunion, Jezak resta inébranlable.

- *Demain, nous nous battons ici, jusqu'à la mort, pour la survie du royaume femek. J'ai dit. Nous allons demander à la grande prêtresse de faire un sacrifice à la déesse pour implorer son secours. Maintenant, allez disposer vos troupes pour le combat.*

Consternées, les archontes se dispersèrent dans un silence de mort. Mais deux d'entre elles, Parsec et Haïtec, restèrent un moment immobiles, toisant Jezak d'un regard fixe et peu amène. Un regard porteur de lourds sous-entendus, presque d'accusations, qui voulait dire : *es-tu en train de nous trahir ? Qu'est-ce que ton amant Fabrek t'a promis en échange de nos vies ? N'as-tu pas honte d'envoyer ainsi à la mort les guerrières qui t'ont fait confiance au lieu de les préserver pour la résistance ?*

Jezak, elle aussi les toisa silencieusement, d'un regard impérieux. Et, une dernière fois, le destin du royaume femek se joua dans cet échange de regards. Malgré sa force colossale, Jezak aurait sans doute eu le dessous si Parsec et Haïtec s'étaient subitement précipitées sur elle en même temps. Et, un instant, elles furent tentées de le faire, pour tenter de sauver ce qui pouvait encore l'être. Mais le sens de la discipline, ancrée en elles comme une seconde nature, l'emporta finalement sur l'appel de la conscience et de la raison. Elles saluèrent Jezak et partirent silencieusement dans la nuit, chacune de leur côté, pour préparer leurs troupes respectives à la mort.

Le lendemain matin, le caractère désespéré de la situation apparut dans toute son évidence. Disposées en haut la butte, alignées sur seulement deux rangs dans une formation en équerre, les 2000 survivantes femek – auxquelles s'étaient ajoutées un millier de troupes fraîches arrivées par la route d'Irdin pendant la nuit - faisaient maintenant face à deux armées mastok : vers le nord, les 15000 hommes de Bistek, certes eux aussi épuisés par les combats de la veille, mais maintenant confiants dans la victoire ; et vers l'est, toute l'armée de Rumstek, 30000 hommes fatigués par une nuit de marche forcée, mais pressés d'en découdre avec les restes de l'armée de Jezak.

Devant ce spectacle terrifiant, un flottement commença à s'emparer les milices. Au premier assaut mastok, lancé en milieu de matinée, la confusion puis la panique s'introduisirent dans leurs rangs, et elles se débandèrent vers la route d'Irdin. Puis, le désordre commença aussi à s'emparer des maigres troupes régulières. Et bientôt, seules moins d'un milliers d'hoplines de la garde royale continuaient à tenir leurs rangs face aux vagues montantes des assauts mastok. Au bout d'une heure, les débris des compagnies rouge et verte, ainsi que les derniers lambeaux de la cavalerie cataphractaire, furent submergées et anéanties. Il ne restait plus maintenant, que les derniers restes des compagnies

blanches et bleues agglutinées autour de la phalange noire et de son étendard sacré. Ce dernier carré était entouré de trois côtés par l'océan montant des troupes mastok, qui à tout moment, menaçaient de couper leur dernière chance de survie : la route d'Irdin.

- *Que devons-nous-faire ?* demandèrent à Jezak les deux dernières archontes survivantes. *Faut-il ordonner le repli vers Irdin ?*

Jezak resta encore un moment silencieuse, tandis que la cavalerie mastok refermait inexorablement l'encerclement derrière elles. Plus que quelques instants, et le dernier espoir de survie serait perdu.

- *Non, il est trop tard, dit Jezak. Faites sonner l'appel de Tanak.*

Les archontes frémirent. L'appel de Tanak, c'était l'ordre du suicide collectif, celui qui n'avait été donné qu'une seule fois dans l'histoire femek, 300 ans plus tôt, à la bataille d'Urundin.

- *Mais pourquoi ne pas tenter une dernière percée ?*

- *Il est trop tard. Nous risquerions d'être faites prisonnières. Faites sonner l'appel de Tanak.*

Depuis l'aube, lorsque l'ordre de se mettre en formation de combat avait été donné, les hoplines savaient ce qui les attendait. Elles avaient déjà fait leurs prières et procédés à leurs dernières ablutions. Elles obéirent immédiatement, sachant que désormais le moindre retard dans l'exécution de l'ordre fatal risquait d'en perturber la mise en œuvre, les livrant vivantes à l'infamie de la capture. La porte-étendard mit le feu au drapeau sacré à l'aide d'une fiole d'huile inflammable qu'elle portait toujours à son côté à cet effet, attendit quelques secondes qu'il fut détruit, et se transperça de son glaive. Dans les rangs, les guerrières se mirent face à face, deux par deux, et la plus ancienne égorgea la plus jeune. Elles se regroupèrent ensuite autour des taxiarques survivantes qui les immolèrent, avant de courir offrir leur gorges aux deux dernières archontes. Celles-ci se précipitèrent ensuite, juchées sur leur étalon, vers Jezak qui les décapita.

Mais, au lieu mettre elle aussi fin à ses jours, celle-ci éperonna son destrier, et se frayant à coups de hache un chemin sanglant à travers les premiers cavaliers mastok qui venaient de prendre pied sur la route d'Irdin, s'enfuit à toute vitesse vers la capitale. Son cheval était parmi les meilleurs de toute l'armée, et elle n'eut aucune peine à semer ses poursuivants, qui se rattrapèrent en massacrant les groupes de miliciennes débandées qui tentaient elles aussi de fuir.

De toute l'armée Femek partie l'avant-veille de la capitale, elle était désormais la seule survivante encore libre.

Mais c'était aussi une scélérate, une traîtresse qui avait trahi ses serments les plus sacrés et provoqué sciemment la chute du royaume qu'elle était censée défendre. Dans son esprit ravagé, la honte et le désespoir le disputaient à l'ambition de devenir reine, comme Fabrek le lui avait promis. Peut-être ferait-elle mieux de se suicider immédiatement pour effacer dans les mémoires le souvenir de son infâme turpitude ? Mais si elle vivait, elle pourrait aussi jouir des tourments infligés chaque jour par Fabrek. Quelle merveilleuse expiation de ses crimes que ces punitions quotidiennes !!!

En arrivant à Irдин, Jezak avait choisi son destin : celui de la trahison, du mensonge, et de la déchéance.

Aux gardes de la grande porte nord de la ville, elle annonça donc la formidable et mensongère nouvelle : les troupes mastok avaient été défaites. Elle précédait de quelques heures seulement l'armée femek victorieuse, rapportant dans la ville un butin extraordinaire : tout le trésor de l'armée mastok, la tête de son roi, et des milliers de beaux prisonniers enchaînés, qui, une fois soignés de leurs blessures, pourraient faire les délices des femmes de la ville.

- *Ouvrez toutes les portes à nos troupes victorieuses, claironnez la bonne nouvelle sur toutes les places, décorez les temples de fleurs et illuminez les rues pour fêter comme il se doit notre triomphe !!!*

Puis, rapide comme l'éclair, elle galopa vers le palais pour informer Fabrek de l'imminente arrivée de de l'armée mastok.

Au palais, les choses avaient bien changé, et pas pour le mieux. Le plus étrange n'était pas cette nouvelle garde d'homme tirés du sérail de la reine, dont les allures alanguies, le soin méticuleux et un peu ridicule porté à leur apparence extérieure et le manque visible de sens de la discipline contrastait douloureusement avec la belle tenue des anciennes hoplines à l'énergie martiale (elle avait même surpris l'un d'entre eux, affecté à la garde de la porte de Fabrek, en train de se maquiller attentivement devant un miroir, ses armes déposées à terre !!). Ce n'était pas non plus la caserne presque vide et le sérail quasiment désert où seules quelques jeunes aristocrates commençaient à remplacer les anciens amants-esclaves de la reine. Ce n'était pas le silence des grandes galeries désertes, où autrefois se pressaient des groupes nombreux et animés de courtisanes.

Non, ce qui frappait le plus Jezak, c'était la tristesse et l'angoisse marquée sur les visages de toutes celles qu'elle rencontrait, et qui ne s'atténuait que légèrement lorsqu'elle leur mentait en leur annonçant la fausse nouvelle de la victoire femek. Angoisse et tristesse qui avait pour cause la peur que Fabrek commençait à faire régner autour de lui, révélant peu à peu sa véritable nature de tyran sanguinaire et paranoïaque.

Même si les sous-sols du palais n'étaient pas encore les lieux d'horreur qu'ils allaient devenir quelques semaines après le début de l'occupation mastok, Jezak fut tout de même saisie de malaise en voyant, dressées dans la grand'cour d'honneur, trois croix où une servante et deux aristocrates de haut rang, sanglantes et demi-nues, achevaient d'agoniser. C'étaient, lui dit l'un des gardes, des complices de l'ancienne reine qui s'était rendues coupables avec elle d'actes contre nature et avaient trop souvent abusé de la vulnérabilité des hommes-amants de l'androcée.

Quand elle entra dans sa chambre royale, elle reconnut à peine dans cet homme pâle, nerveux, aux traits durs, aux gestes saccadés, au regard animé d'une lueur inquiétante, le grand aristocrate avenant et élégant qu'était Fabrek avant d'arriver au pouvoir. On le sentait maintenant prêt à commettre les actes les plus arbitraires et la plus atroces, à se livrer à toutes les folies et à toutes les cruautés pour peu qu'une idée de vengeance ou la peur d'un complot traverse à cet instant sa tête malade.

Bouleversée par le cours des événements, secrètement honteuse du rôle qu'elle y avait joué, terrifiée du cours que prenaient les choses, elle raconta à Fabrek la bataille et son issue tragique.

- *L'armée mastok sera aux portes de la ville au plus tard dans la nuit.*
- *Très bien, dit Fabrek. Ordonne aux gardes de laisser ouvertes toutes les portes de la ville. Quant à la population, qu'elle se répande dans les rues avec des fleurs et des couronnes pour accueillir les vainqueurs.*
- *Mais elles risquent d'être massacrées quand ils arriveront !!*
- *Qu'y puis-je ?? Mon cousin Fredek a décrété que la ville serait mise au pillage pendant 8 jours. Alors, autant que ça se passe vite. A peine auront-elles le temps de se rendre compte de ce qui leur arrive, et ce sera fini !!!* dit-il avec un petit rire étrange.

Mais le supplice de la ville, au contraire, fut long et terrible. Des milliers de femmes étaient sorties hors des remparts pour accueillir sur la route l'armée victorieuse. Lorsqu'elles virent se profiler à l'horizon un nuage de poussière, un immense cri d'enthousiasme gonfla leur poitrine. Elles brandirent les couronnes d'arandas qu'elles avaient tressé pour en couronner les vainqueurs. Elles se préparèrent avec avidité à observer et évaluer les beaux prisonniers mastok qu'elles rapportaient. Et elles ne se rendirent compte qu'au tout dernier moment, lorsqu'elles purent distinguer leurs bonnets caractéristiques, à la pointe recourbée et tombante, que ce n'étaient pas les gardes royales qui approchaient, mais des milliers de cavaliers mastok qui fondaient sur elles. Quand ils furent à quelques pas d'elles, le silence qu'ils avaient maintenu jusque-là pour les surprendre fit place à une immense clameur sauvage. La joie de la foule fit instantanément place à l'incrédulité, puis à la terreur.

- *Trahison !! Trahison !! Ce sont les mastok !! nous sommes trahies !!!*

En fait, les paroles furent rares dans la foule. Ce fut plutôt un cri d'effroi inarticulé qui jaillit de toutes les poitrines à mesure que les femmes commençaient à se rendre compte, l'une après l'autre, du caractère tragique de la situation. Alors que les plus avancées sur la route étaient déjà tombées sous les coups des cavaliers, et gisaient, à jamais silencieuses, dans la poussière, celles qui les suivaient immédiatement venaient juste de pousser un hurlement de terreur en comprenant la situation. Pendant ce temps les femmes restées plus près des murailles continuaient encore à agiter, heureuses et confiantes, leurs couronnes d'arandas.

Mais à mesure que les cavaliers mastok pénétraient de plus en plus nombreux dans la foule, pour se diriger vers les portes de la cité en laissant derrière eux de longues traînées sanglantes, toutes comprirent que le malheur était sur elles. Un mouvement de panique la saisit, et elles tentèrent instinctivement de courir vers les portes de la ville. Mais, il était déjà trop tard : elles y avaient été précédées par les cavaliers mastok qui commençaient à envahir Irdin après avoir tué ses dernières défenseuses, tandis que d'autres se frayaient violemment un chemin au milieu des femmes terrifiées. Celles-ci, affolées, changèrent alors de direction et commencèrent à s'éparpiller dans la campagne pour fuir les cavaliers. Mais elles furent bientôt rattrapées par des troupes mastok de plus en plus nombreuses. Arrêtant de courir, elles se pressèrent alors les unes contre les autres en petits groupes

apeurés, tandis que les guerriers mastok se précipitaient sur elles pour les capturer après leur avoir au hasard donné quelques derniers coups de glaives souvent mortels.

Pendant que des milliers de femmes étaient ainsi faites prisonnières à l'extérieur des remparts, l'armée mastok se précipitait dans la ville. Pendant deux jours et deux nuits, celle-ci fut mise à sac dans la plus totale anarchie, les maisons pillées et saccagées, les femmes violentées, les symboles de la civilisation femek systématiquement anéantis. Le temple de Tanak fut incendié, pendant que ses prêtresses étaient livrées à la concupiscence des soldats jusque dans le saint des saints, où gisait déjà en mille morceaux la grande statue de pierre de la déesse.

Si quelques hommes libérés des maisons de plaisir ou des sous-sols des villas assouvirent leur vengeance en se joignant à ces exactions, beaucoup d'autres tentèrent de protéger de la fureur des vainqueurs, parfois au péril de leur vie, les femmes femek qu'ils aimaient.

Tel ne fut pas le cas cependant, de Fabrek lui-même, qui ordonna aux gardes de n'ouvrir sous aucune prétexte les portes du palais devant lesquelles se pressaient des groupes de femmes terrifiées, implorant sa protection.

Au troisième jour, alors qu'une grande partie de la ville avait été ainsi mise à sac, la fureur destructrice des troupes mastok se calma soudain. Le roi Frekek rentra en effet en grande pompe dans la ville, monté sur son rutilant char d'apparat et entouré d'un impressionnant aéropage d'officiers chamarrés. A mesure que le nouveau maître s'avavançait, majestueux et terrible, dans les rues de la ville, les troupes mastok abandonnaient leurs brigandages pour retrouver une stricte discipline. Et c'est après avoir passé en revue une longue haie de troupes parfaitement alignées qu'il arriva jusqu'à la grande porte du palais. Les deux majestueux battants s'ouvrirent alors pour laisser passer le roi Fabrek, qui, en tenue d'apparat, descendit jusqu'au bas des marches pour aider son cousin à descendre de son char. Les deux vainqueurs s'étreignirent alors longuement pour fêter le succès de leur entreprise et la défaite, sans doute irrémédiable, du royaume femek.

Mais derrière cette jovialité de façade, chacun remuait ses propres arrières-pensées.

- *Je n'ai plus aucune troupe, je suis à sa merci. Il peut faire de moi ce qu'il veut maintenant... Ma seule chance, c'est de fomenter un complot contre lui ou de l'empoisonner,* se disait Fabrek.

- *Il est entre mes mains, il a intérêt à être docile, sinon je me passerai de ses services et je l'enverrai finir comme les princesses femek,* pensait Fredek.

Mais, pour quelques temps, Fabrek lui servait encore. Fredek ne pouvait pas encore officiellement proclamer la fin du royaume femek. Il craignait en effet d'inquiéter la puissante Grachie voisine, peu désireuse de voir de former à ses frontières un grand empire mastok capable de la menacer un jour. Il fallait donc maintenir la fiction d'une Femekie certes vaincue, mais pas encore rayée de la carte. Il reconnut donc officiellement Fabrek comme roi. Il se rendit même à plusieurs reprises à de magnifiques orgies organisées par son hôte, où les grandes aristocrates de la cour femek surent prouver aux envahisseurs qu'elles leur avaient déjà pardonné leurs méfaits. Mais, redoutant une

perfidie de Fabrek, il prit cependant la précaution de ne toucher à aucun des mets qu'on lui offrait, réduisant ainsi à néant les dernières tentatives de son cousin pour sauver son trône et sa vie.

Très vite, il s'employa par tous les moyens à rogner les pouvoirs déjà bien affaiblis de Fabrek. Celui-ci n'osait déjà pratiquement plus sortir de son palais de peur d'affronter le silencieux reproche des habitantes, maintenant pleinement conscientes de sa trahison et de celle de Jezak. Mais son prestige fut encore plus atteint lorsqu'en repartant pour Illyrin, la capitale mastok, Fredek nomma un proconsul chargé d'administrer les affaires du royaume femek. Bien sûr, quelques formes étaient encore préservées, ce légat étant censé, selon quelques formules alambiquées, « référer au roi femek » pour les décisions importantes. Mais en fait, le pouvoir glissa rapidement hors des mains de Fabrek.

Désormais, le proconsul Petrek, depuis l'ancienne caserne des gardes où il avait installé son quartier général, gouvernait le pays femek à sa guise, détruisant systématiquement tout ce qui restait de ses institutions matriarcales, et négligeant de plus en plus souvent, même pour la forme, de consulter Fabrek.

Celui-ci, abandonné par ses complices, sa cour dispersée, entouré seulement désormais de quelques serviteurs et de quelques gardes, sombrait chacun jour davantage dans l'indolence et l'abattement. Reclus au fond de son palais, il passait ses journées mollement affalé sur des coussins délicats, en compagnie de fillettes et de jeunes garçonnetts peu vêtus auxquels il se vantait d'enseigner les secrets de l'amour. Repu de plaisirs et l'alcool, il sombrait ensuite dans une léthargie dont il se réveillait la nuit pour errer dans les galeries de son palais lugubre et désert.

Quant à Jezak, rongée par le remord de sa trahison, elle était tombée dans une profonde langueur, passant même des jours entiers sans avaler ne serait-ce qu'une bouchée de pain. Si bien qu'au bout de quelques mois, il aurait été difficile de retrouver, dans le visage de ce spectre hagard et décharné, les traits de la splendide guerrière à laquelle son pays avait dû tant de victoires éclatantes. Ses nuits étaient peuplées de cauchemars épouvantables où elle voyait défiler devant elle, la désignant d'un geste accusateur, les guerrières de sa garde qu'elle avait volontairement envoyées à la mort. Un jour elle n'y tint plus, et pour échapper à ces fantômes, courut se jeter dans le bassin aux crocodiles.

Sa mort précéda de peu celle de Fabrek. Un matin, un courrier venu d'Illyrin apporta à Petrek l'ordre, signé du sceau royal, d'en finir avec lui. Deux heures plus tard, une escouade mastok pénétra dans la chambre de Fabrek, fit sortir de son lit les trois garçonnetts nus qui l'entouraient, et lui tranchèrent la gorge avant même qu'il soit sorti de son demi-sommeil. Ainsi mourut d'une ignominieuse façon, le dernier roi de Femekie.

Car, le lendemain, les héraults du gouverneur annoncèrent à tous les carrefours de la ville la grande nouvelle : le royaume femek n'existait plus. Son ancien territoire était transformé en une simple province de l'empire mastok, dont le gouverneur Petrek était nommé principonte par la grâce du roi Fredek.

## Chapitre 5 : L'éternel retour



Le temps passa. L'empire mastok connut une période d'apogée, puis sombra dans la décadence et disparut à son tour. Les ruines de sa glorieuse capitale, Illyrin, furent bientôt recouvertes par les bois, les champs et les broussailles. Le culte de ses anciens dieux se perdit. La mémoire même de l'existence des deux royaumes et de leurs luttes

sanglantes tomba dans l'oubli. Au bout de quelques siècles, plus personne ne fut capable de comprendre le sens des caractères runiques qui constituaient leur écriture. De nouveaux empires se créèrent sur les ruines des anciens, de nouveaux dieux furent honorés avant que leurs statues ne soient à leur tour détruites, de nouvelles villes furent construites, parfois sur les ruines des anciennes... Et, au fond des campagnes reculées de l'ancien royaume femek, seules quelques vieilles légendes faisaient mention d'une époque mythique où les femmes auraient régné dans une ville d'or....

Le recueil de ces contes traditionnels, dont seules quelques très vieilles paysannes conservaient encore la mémoire, constituait d'ailleurs l'un des axes du grand programme de recherches lancé depuis quelques années par la directrice du centre d'anthropologie de l'université d'Ishtindin, Maria Bilsik. L'idée générale constituait à recueillir le maximum d'informations sur une civilisation qui avait semblé-il, existé sur un territoire correspondant approximativement à celui de l'actuelle république de Masturie, à une époque située environ entre 4000 et 2000 avant Jésus-Christ, et dont l'histoire était encore extrêmement mal connue.

L'une des principales pistes de recherche visait à vérifier les hypothèses de la chercheuse Marija Gimbutas sur l'existence dans la basse vallée du Danube, à l'époque de l'Aurignacien - c'est-à-dire vers 3000 ans avant Jésus-Christ -, d'une société de type matristique, caractérisée par le culte de la déesse mère, par le rôle dominant des lignages matrilineaires et d'une manière plus générale par le rôle important reconnu aux femmes dans tous les aspects de la vie sociale. Cette civilisation aurait ensuite été remplacée à l'âge du bronze par des sociétés de type patriarcal et androcratique.

Le bilan de l'équipe, au bout de cinq années de recherches, était loin d'être nul. Des fragments d'écriture runique avaient pu être déchiffrés par la linguiste Zlata Ralik. Les travaux de fouilles menés sous la direction de Natalia Antek dans un site de collines, au nord d'Ishtindin, avaient permis d'exhumer des restes de cuirasses, de boucliers et même d'ossements entassés qui semblaient témoigner qu'une bataille ou un massacre s'étaient déroulés là. Mais la découverte la plus intéressante venait d'être faite, au cœur même de la ville d'Ishtindin, par l'équipe de Mathias Durek : des alignements de grands blocs mégalithiques, dont la forme très structurée et les dimensions impressionnantes pouvaient faire penser aux fondations d'un très ancien palais.

Cette découverte donnait plus de crédit à une vieille légende sur les origines de la ville. Selon celle-ci, Ishtindin aurait été fondée, aux alentours du VI<sup>ème</sup> siècle, par Saint Ramiek, évangéliste de la

Masturie, sur les ruines d'une très ancienne cité, portant le nom mythique d'Irdin ou d'Istin. Echoué sur les rives de la Mer d'argent après un naufrage provoqué par un démon déguisé en femme tentatrice, avec pour seul bagage une humble croix de bois qui l'avait miraculeusement protégé de la noyade et du péché, il aurait jeuné et prié trois mois en haut d'une tour de pierre avant de voir apparaître un ange à l'armure flamboyante. Celui-ci l'aurait guidé à travers la plaine vers un marais infesté d'oiseaux malfaisants aux têtes de sorcières. Plantant là sa croix de toutes ses forces, il aurait alors prononcé les paroles suivantes : « *que les églises du vrai Dieu se dressent ici même pour chasser à jamais les affreuses succubes qui dorment sous cette terre* ». Des centaines de grands oiseaux noirs se seraient alors enfuis en poussant d'atroces cris de femmes, tandis qu'un couple de colombes blanches seraient venues se poser gracieusement sur la croix. Émerveillés par ce miracle, libérés des monstrueuses oiseaux-sorcières qui menaçaient leur vie et pillaient leurs récoltes, les paysans des villages alentours se seraient immédiatement convertis à la vraie foi. Selon les instructions de Saint Ramiek, ils auraient ensuite construit une église dédiée à la Vierge Marie. Celle-ci se transforma bientôt en un important lieu de pèlerinage, donnant ainsi naissance à une petite bourgade, qui allait devenir, au fil des siècles, la ville d'Isthindin, capitale de l'actuelle Masturie.

Lors des mêmes fouilles, les archéologues avaient également mis à jour, à proximité immédiate des bâtiments de l'actuel ministère de l'intérieur, les restes d'un grand bassin. On avait même trouvé là quelques fragments de mâchoires de crocodiles, espèce éteinte depuis des milliers d'années dans la région, ce qui semblait témoigner de l'ancienneté de ces ruines. L'équipe de Mathias Durek avait donc hâte de poursuivre ses travaux dans les sous-sols même du ministère, où devaient se trouver les principaux vestiges de l'édifice. Les fouilles, cependant, étaient maintenant presque arrêtées, suspendues à une autorisation qui tardait à venir.

Il faut dire que la conjoncture politique se prêtait peu à ce que les activités des services de sécurité masturiens soient perturbées par des fouilles menées au beau milieu de leurs bureaux par une bande d'archéologues gauchistes. Le pays, historiquement exposé à tous les facteurs d'instabilité qui affectaient depuis des siècles cette bordure sud-est de l'Europe, avait de plus subi au cours des 20 dernières années une série de très graves crises qui l'avaient profondément affecté. La mauvaise gestion des finances publiques avait conduit à un endettement massif, mettant le pays à deux doigts de la faillite, dont il n'avait été sauvé que par une intervention du FMI. Mais celui-ci avait imposé en contrepartie des mesures d'austérité qui avaient fait tomber une bonne partie de la population dans la misère. Les retraites avaient été drastiquement réduites, de nombreux hôpitaux et écoles fermés, les routes et les chemins de fer privatisés, des centaines de milliers de fonctionnaires licenciés. Les petites entreprises et les commerces avaient fait faillite par milliers, et le chômage touchait presque 25 % de la population.

Comme si cela ne suffisait pas, d'autres crises avaient encore aggravé la situation : plusieurs guerres entre pays voisins menaçaient à chaque instant de déborder sur le territoire du pays ; des années de sécheresse exceptionnelles avaient gravement affecté la production agricole et provoqué une flambée des prix alimentaires, mettant le pays au bord de la disette ; d'énormes masses de populations migrantes, chassées par la situation encore plus épouvantable qui régnait à l'est de la Mer d'argent, avaient traversé celle-ci et se pressaient par centaines de milliers, en hordes misérables, démunies de tout, dans des centres d'accueil montés à la hâte.

Bref, la population était à bout. Et cette situation avait de graves conséquences pour la stabilité politique du pays, en provoquant la montée de partis populistes de différentes tendances qui dénonçaient l'incurie des partis de gouvernement traditionnels, tout en proposant pour sortir de la crise des mesures radicales et démagogiques.

Dans le nord du pays, vieille région industrielle où la crise avait entraîné la fermeture de certaines d'usines, et où les campagnes restaient profondément conservatrices, la population était en majorité attirée par le Parti de la grande Masturie. Celui-ci développait une rhétorique nationaliste et xénophobe, favorable à un gouvernement d'autorité, au renforcement des moyens de la police, au respect des valeurs morales et familiales traditionnelles, et à un rejet de l'immigration.

Son homme fort, Alexis Fabriccek, avait progressivement éliminé tous ses rivaux, par la ruse et par la violence, pour établir sur le parti une domination incontestée. Sa popularité auprès de l'électorat conservateur prenait même parfois la forme d'un quasi-culte de la personnalité qu'il alimentait adroitement par toutes sortes de manifestations : veillées aux flambeaux devant le drapeau à croix fléchée, défilés de milices en uniforme, discours violents prononcés devant un auditoire électrisé.

A l'autre bout du spectre politique, sévissait « l'alternative populaire », une coalition de tout ce que le pays comportait de mouvements écologistes, féministes et antiracistes, fédérés autour d'un noyau d'extrême-gauche marxisant. Au programme : la lutte contre les discriminations envers les minorités sexuelles et ethniques, le soutien aux luttes des femmes contre les inégalités et les violences, la volonté d'accueillir largement les populations migrantes, l'augmentation des impôts sur les riches, la fermeture des centrales nucléaires du pays et le refus de la politique d'austérité imposée par le FMI.

Ce mouvement était particulièrement bien implanté dans le sud du pays, et particulièrement dans sa capitale, Ishindin, où les cercles artistes, intellectuels et universitaires lui étaient largement acquis. Leur soutien affiché à toutes sortes de combats militants – grèves contre les privatisations, mobilisation contre des projets d'infrastructure jugés destructeurs pour l'environnement, soutien à des migrants menacés d'expulsion – prenait souvent la forme de grandes marches festives où les militants des différentes groupuscules défilaient joyeusement ensemble, fédérés derrière les grandes banderoles arc-en-ciel du mouvement.

Les tensions entre les deux camps étaient d'autant plus fortes que la Masturie venait d'entrer, suite à la dissolution du parlement, dans une période de consultations électorales. Les partis modérés, qui avaient gouverné à tour de rôle le pays pendant 60 ans, étaient discrédités par leur incapacité à juguler la crise que traversait le pays ainsi que par une série de scandales. Chacun des deux grands partis populistes avait le vent en poupe, et pouvait espérer faire élire suffisamment de députés aux prochaines élections pour constituer un gouvernement de coalition avec quelques notables de l'ancien système proches de leurs positions. La campagne électorale battait donc son plein, émaillée par de nombreux incidents violents entre colleurs d'affiches, voire même de petites batailles rangées entre les milices des deux partis. Au point que le président de la république, Kalek Robislavic, avait dû décréter l'état d'urgence et mettre en état d'alerte la garde républicaine. Celle-ci patrouillait désormais ostensiblement dans les rues, lourdement armée, pour maintenir l'ordre.

C'est à ce moment, deux mois environ avant le premier tour des élections législatives, que la directrice du centre d'anthropologie, Maria Bilsik, fut prévenue qu'une intéressante découverte archéologique venait d'être faite dans les Montagnes bleues. Poursuivant un chevreau échappé dans les rocailles, un berger avait pénétré dans une grotte par une anfractuosité à peine visible. Poursuivant l'animal à travers un étroit boyau, il avait atteint une salle cachée où étaient entassées, derrière un amas de grosses pierres, des outres de cuir contenant des manuscrits couverts d'une écriture mystérieuse. Il été alors retournée en courant vers le village d'Ekbekim pour prévenir son patron, qui avait prévenu le maire, qui avait prévenu le préfet, qui avait prévenu le recteur de l'université d'Ishindin, qui avait prévenu Maria.

Deux jours plus tard, après avoir demandé au préfet de faire surveiller le site, celle-ci se rendit à Ekbekim, accompagnée de son équipe au grand complet.

Et c'est ainsi qu'elle fit la découverte des manuscrits, devenus depuis célèbres dans le monde entier sous le nom de « Manuscrits des Montagnes bleues », et qui racontaient dans le détail l'histoire de l'antique royaume femek et de sa fin tragique.

Ils dormaient là depuis plus de 5000 ans, à l'endroit où un vieux scribe, au soir de sa vie, était venu les y cacher. Lambiek avait été dans sa jeunesse un beau guerrier mastok. Capturé lors d'une embuscade sans gloire par les hoplines, il avait été amené au palais d'Irdin. Malgré son assez belle prestance, Natak ne l'avait pas jugé assez vigoureux pour faire partie du monde soigneusement sélectionné des esclaves-amants de la reine. Mais, sensible à son intelligence, impressionnée par la verve avec laquelle il savait réciter les plus beaux poèmes épiques des deux royaumes, elle l'avait recommandé au grand scribe du palais. Celui-ci s'était pris d'affection pour lui, lui enseignant son art. Elève très doué, Lambiek avait réussi à maîtriser en quelques années tous les secrets de l'écriture femek. Au point qu'il était souvent appelé par la reine Mariak en personne, qui lui fit rédiger quelques-uns des textes les plus importants de son règne.

Lorsque survirent les tragiques événements liés au complot de Fabrek, Lambiek fut partagé entre la joie de sa libération et la tristesse de voir disparaître le royaume femek, et avec lui tant de femmes de valeur qui avaient fait preuve de générosité et de confiance à son égard. Il commença à consigner, à ses heures perdues, quelques souvenirs de leur fin tragique pendant qu'il officiait au palais du roi Fredek,    Illyrin, la capitale du royaume mastok. Puis lorsque cette ville fut détruite à l'occasion de la grande guerre civile, dite « des deux oliviers »<sup>9</sup>, il partit se réfugier dans les Montagnes bleues, près du village d'Egbek. Vivant quasiment en ermite, presque aveugle, avec ses deux jeunes disciples, il y acheva le récit de la chute du royaume femek quelques temps avant de mourir. Conformément à ses vœux, les précieux manuscrits, protégés par des outres de cuirs soigneusement scellées, furent cachés par ses aides dans des grottes difficiles d'accès. Celles-là même où le jeune berger venait de les découvrir.

Sur une table branlante, dans la petite maison en torchis servant de mairie au village d'Egbekim, Maria contemplait les précieux documents. C'étaient des rouleaux, soigneusement enroulés autour d'un manche en bois, protégés par un étui de cuir et recouverts d'une écriture runique semblable à celle

---

<sup>9</sup> Ce nom vient du fait qu'elle opposa deux puissantes familles princ  ri  es mastok ayant toutes deux cet arbre comme embl  me (note de l'adaptateur).

que les travaux de Zlata Ralik avaient récemment permis de de déchiffrer. Seulement, au lieu des quelques dizaines de lignes incomplètes dont les archéologues avaient pu disposer jusqu'ici, c'étaient maintenant 8 rouleaux de plus de 10 mètres de longueur chacun, et couverts d'une écriture serrée, qui s'offraient à la curiosité des chercheurs. Cela ouvrait donc la perspective d'une avancée majeure dans la connaissance des civilisations de la période aurignacienne.

Devant ses collègues, Maria se prit à rêver à voix haute. Et si dans ces manuscrits, se trouvaient la réponse aux questions toujours plus nombreuses que les découvertes parcellaires de son équipe avaient suscité aux cours des 5 dernières années ? Quel était ce « royaume des femmes » auquel un conte ancestral, recueilli auprès de vieilles paysannes du nord du pays, faisait allusion ? Que s'était-il passé dans un lieu nommé Urundir, auquel une vieille pierre gravée faisait référence dans les termes suivants « alors les gardiennes des palais s'entreuèrent pour sauver leur honneur » ? Quelle était cette « reine Mariak » dont le nom était inscrit sur trois vieilles pièces en bronze trouvées au milieu d'ossements féminins, entassés dans ce qui semblait avoir été l'emplacement d'une bataille ? Quelle était la réalité historique de ces femmes guerrières représentées sur des fragments de vases sacrés, appelés « rhitons », exhumés dans plusieurs champs de fouilles ? Et que voulaient dire les paroles de cette étrange chanson initiatique interprétée par les femmes à l'occasion des mariages dans les villages du nord : « sois forte et bonne guerrière, ma fille, car ton prisonnier te couvrira d'amour » ? Beaucoup d'hypothèses avaient été évoquées pour donner une cohérence à ces vestiges fragmentaires, sans qu'aucune d'entre elles ne parvienne à s'imposer, faute de preuves suffisantes.

Et voilà que peut-être la solution tant recherchée de l'énigme se trouvait devant elles, dans ces vieux rouleaux de papyrus venus du fond des âges.

Dès le lendemain, Zlata se mit à traduire les textes. Et, un mois plus tard, l'équipe réunie au grand complet découvrit, émue et émerveillée, l'histoire du royaume femek et de sa disparition tragique.

C'était une découverte scientifique majeure qui révolutionnait complètement l'idée que les habitants de la Masturie s'étaient faits jusque-là de leur histoire et de leur identité.

Mais elle pouvait aussi avoir un retentissement direct sur le conflit politique qui secouait alors le pays.

Car, parmi tous les facteurs d'opposition entre les deux partis populistes, c'était justement la question de l'émancipation féminine qui suscitait le plus de crispations.

Le parti de l'alternative populaire, sous l'influence des mouvements féministes très actifs dans les milieux intellectuels de la capitale, avait adopté en la matière un programme radical : libéralisation de l'avortement, abolition de la prostitution, promotion des femmes aux postes de responsabilités à travers des pratiques de discrimination positive, lutte contre les inégalités salariales, encouragement à un partage plus équilibré des tâches domestiques et de la garde des enfants, répression accrue du harcèlement et des violences sexuelles.

Maria et son petit groupe de chercheuses avait joué un rôle particulièrement actif dans la rédaction de ce programme, au sein du groupe d'études et d'action féministe de l'université d'Ishindin. A l'occasion des nombreuses réunions militantes qu'elles avaient animées dans tous les pays, un fait les

avait d'ailleurs beaucoup frappées. C'était en effet, non dans les grandes villes industrielles du nord, mais dans les villages les plus reculés du sud, et notamment parmi les paysannes les plus âgées, que leurs propositions audacieuses recueillaient l'accueil le plus enthousiaste. Comme si ces vieilles femmes, dont on aurait pu a priori redouter le conservatisme, avaient été depuis toujours secrètement acquises aux mots d'ordre les plus avancés du féminisme contemporain.

Le parti de la grande Masturie s'opposait au contraire violemment à ces propositions. Devant un parterre de militants moustachus, Alexis Fabricék dénonçait à longueur de discours, dans des termes injurieux et menaçants, les féministes et leur programme. Le respect des traditions familiales, la défense des libertés et des privilèges masculins, la dénonciation du climat d'immoralité et de licence induit par les défenseurs des minorités sexuelles, constituaient ses principaux leit-motives :

*- Allez-vous laisser notre belles traditions être détruites par les prétentions absurdes de ces pétroleuses féministes ? La vraie place de la femme n'est-elle pas de s'occuper de son foyer et de l'éducation de ses enfants, auprès de son mari ? Et si l'avortement, ce meurtre de masse des vrais enfants de Masturie, est légalisé, ne vous étonnez pas si dans quelques générations, notre peuple aura disparu, submergé par les envahisseurs venus de la Mer d'argent !!! Quant aux viols, la meilleure manière de les réduire, n'est-ce pas d'empêcher tous ces jeunes hommes migrants de débarquer par milliers sur nos côtes plutôt que de voter encore de nouvelles lois inutiles ? Et au lieu d'interdire les maisons de plaisir, ne vaut-il pas mieux les légaliser, afin que les hommes aient ainsi un moyen d'assouvir leurs pulsions naturelles ? Vrais hommes et vraies femmes de Masturie, fiers de vous comporter comme vous l'a ordonné Dieu en vous faisant ce que vous êtes, ne vous laissez pas troubler par les discours destructeurs des sodomites !!!*

Depuis longtemps, Maria et son groupe de militantes féministes avaient tenté de mettre sur pied un contre-argumentaire pour démontrer la vacuité de cette rhétorique machiste. Elle réalisa très vite combien ses récentes découvertes sur l'ancien royaume femek pouvaient y contribuer. Serait-il par exemple encore possible de faire référence aux « traditions » pour justifier ces positions rétrogrades alors même que l'on venait de découvrir l'existence d'une très ancienne et très puissante civilisation matriarcale, bien antérieure aux sociétés dites « traditionnelles » auquel le discours anti-féministe faisait référence ? Sur quelles bases pouvait-on s'appuyer pour dire que les femmes étaient « naturellement » destinées à s'occuper du foyer alors qu'elles avaient fait preuve, 5000 ans auparavant, de leurs talents de guerrières, de cheffes de famille, ou de dirigeantes politiques ? Et la liberté sexuelle qui régnait dans le royaume femek, le droit au plaisir sous toutes ses formes alors reconnu aux femmes, avait-il en quoi que ce soit empêché le rayonnement de cette civilisation ?

Tous ces arguments étaient certes eux aussi un peu spécieux et sélectifs. Car, toute matriarcale qu'elle ait été, la civilisation femek pratiquait également l'esclavage, les guerres d'agression et de nettoyage ethnique, l'asservissement sexuel des populations conquises, et la stricte hiérarchisation de la société selon des critères de genre et de race... Or, toutes ces pratiques étaient évidemment à l'opposé des idées défendues par le parti de l'alternative populaire. Celui-ci aurait ainsi, pour peu que ses adversaires fassent preuve d'un peu de subtilité, être pris à son propre jeu de l'érudition.

Mais les dirigeants du parti de la grande Masturie, justement, ne brillaient pas par la finesse de leurs propos. Bien au contraire, c'était par l'outrance, le schématisme et la violence de leur discours qu'ils parvenaient à susciter l'enthousiasme de leur électorat, constitué de gens simples, qui se méfiaient des intellectuels trop savants et trop subtils. Aussi préférèrent-ils traiter les arguments de Maria par la dérision et le déni : qu'est-ce que c'était que ce soi-disant « royaume des femmes » dont on nous rebattait les oreilles depuis quelques temps ? Encore une invention des intellectuels youpins cosmopolites !! Et puis, même s'il avait existé, il s'était finalement fait envahir et dominer par les hommes, preuve de sa faiblesse et de son incapacité. Et quelle idée absurde de vouloir inverser l'ordre de la nature, en mettant les hommes au ménage et aux fourneaux, tandis que femmes s'exerceraient aux armes dans les casernes !! C'était vraiment le monde à l'envers... Décidément, il n'y en avait plus, dans ce pays, que pour les pétasses, les métèques et les pédés... Ca promettait, pour la suite...

Mais le jour de l'élection approchait. Les réunions se multipliaient, les incidents aussi. Une manifestation des femmes locales, qui s'étaient regroupés devant le siège du parti de la grande Masturie à Ishindin, pour dénoncer les propos sexistes et homophobes de son chef, avait failli très mal tourner : des miliciens masturistes étaient sortis du bâtiment, nerfs de bœuf au poing, pour passer à tabac les manifestantes. Et ce, sous l'œil placide de la garde républicaine, qui n'avait pas levé le petit doigt pour les protéger.

Dans les deux camps, on tenait de grands meetings enthousiastes, pour défendre d'un côté les valeurs de la libération sexuelle et de l'égalité des genres, et de l'autre, celles de la morale, de la tradition et de la famille. Mais les masturiens et les masturiennes, indépendamment de leurs opinions politiques, étaient aussi de grands adeptes des jeux érotiques, héritiers en cela d'une tradition millénaire. Rien ne distinguait donc, une fois déshabillés, les militants des deux partis lorsqu'ils se livraient, une fois leur devoir politique accompli, à des fêtes plus que débridées. La liste des jeux sexuels était d'ailleurs pratiquement la même dans les deux camps.

Au reste, la liberté des mœurs n'était paradoxalement pas plus grande au sein de la mouvance progressiste que chez les néo-conservateurs. Les premiers étaient en effet bridés par une étrange morale puritaine qui compliquait les rapports entre hommes et femmes par des règles d'approche très strictes, exigeant notamment que tout acte sexuel soit précédé d'une acceptation explicite de la part des deux partenaires, tandis que le recours au sexe tarifé était violemment banni.

De l'autre côté du spectre politique, des prises de positions apparemment très conservatrices sur les questions de mœurs n'empêchaient pas les dirigeants et les militants du parti de la grande Masturie de mener joyeuse vie, terminant mêmes certaines de leurs réunions par de grandes fêtes débridées où les transgressions de toutes sortes étaient courantes. Chez eux, il n'y avait en effet aucune objection à faire venir quelques filles de joies du bordel voisin pour agrémenter une fin de soirée ou à convaincre de manière un peu insistante une jeune militante de participer plus activement qu'elle ne l'aurait souhaité aux festivités.

Quant à l'homosexualité, violemment condamnée dans les discours du parti, elle était en fait largement répandue au sein des milices conservatrices et jusqu'au sommet même du mouvement. C'est ainsi que le grand dirigeant du parti, Alexis Fabriciek, grand pourfendeur des mouvements LGBT, avait lui-même

noué depuis plusieurs années une intense relation sadomasochiste avec un jeune colonel très en vue de la garde républicaine, Antinus Jessemir.

Finalement le jour des élections arriva. Le scrutin était si serré qu'il fallut attendre le milieu de la nuit pour connaître le vainqueur. Finalement, le Parti de l'alternative populaire obtint 220 sièges contre 200 au Parti de la grande Masturie. Ce n'était pas la majorité absolue, mais avec le bloc d'environ 30 députés socialistes qui venaient de se déclarer en faveur d'un grand « front de gauche », il était possible de constituer un gouvernement de coalition.

L'un des dirigeants possibles du nouveau gouvernement n'était d'ailleurs autre que Maria Bilsik, qui venait d'être triomphalement élue députée dans sa circonscription d'Ishindin.

Mais pendant qu'elle apparaissait, rayonnante, à la télévision pour annoncer qu'elle posait sa candidature au poste de premier ministre, pendant que la foule de ses partisans en liesse célébrait sa victoire dans les rues de la capitale, Alexis Fabriciek, la mine sombre, saisit son portable pour appeler son ami le colonel Jessemir.

- *Ces salauds de gauchistes et de féministes ont gagné. Ils vont mettre le pays à genoux !!*
- *Ne t'inquiète pas, avec mes officiers, on a la garde républicaine bien en main.*
- *Quand peux-tu passer à l'action ?*
- *Il faut faire vite avant que le nouveau gouvernement soit investi et change les chefs de l'armée.*
- *Ce soir ?*
- *Non, attendons demain.*
- *Et où mettras-tu les prisonniers ?*
- *Une partie dans le grand stade, une partie dans la caserne de la garde.*
- *Il faut isoler Maria et son petit groupe de féministe des autres. Ca serait dangereux de les mettre tous ensemble.*
- *OK. Où veux-tu que je les amène ?*
- *Au ministère de l'intérieur, c'est possible ?*
- *Oui, il y a une immense cave en sous-sol, celle où justement ils voulaient faire des fouilles. On peut les parquer là, au milieu des dents de crocodiles. Ca sera une consolation pour eux.*
- *OK, on fait comme ça, je viendrai les interroger et régler leur sort demain soir.*

- *Te connaissant, ça ne traînera pas.*
- *Si, peut-être un peu justement.*
- *Ah ! Ah !!*
- *Ah !! Ah !!*

FIN

Fabrice Hatem  
(Remerciements à Nathalie A.)